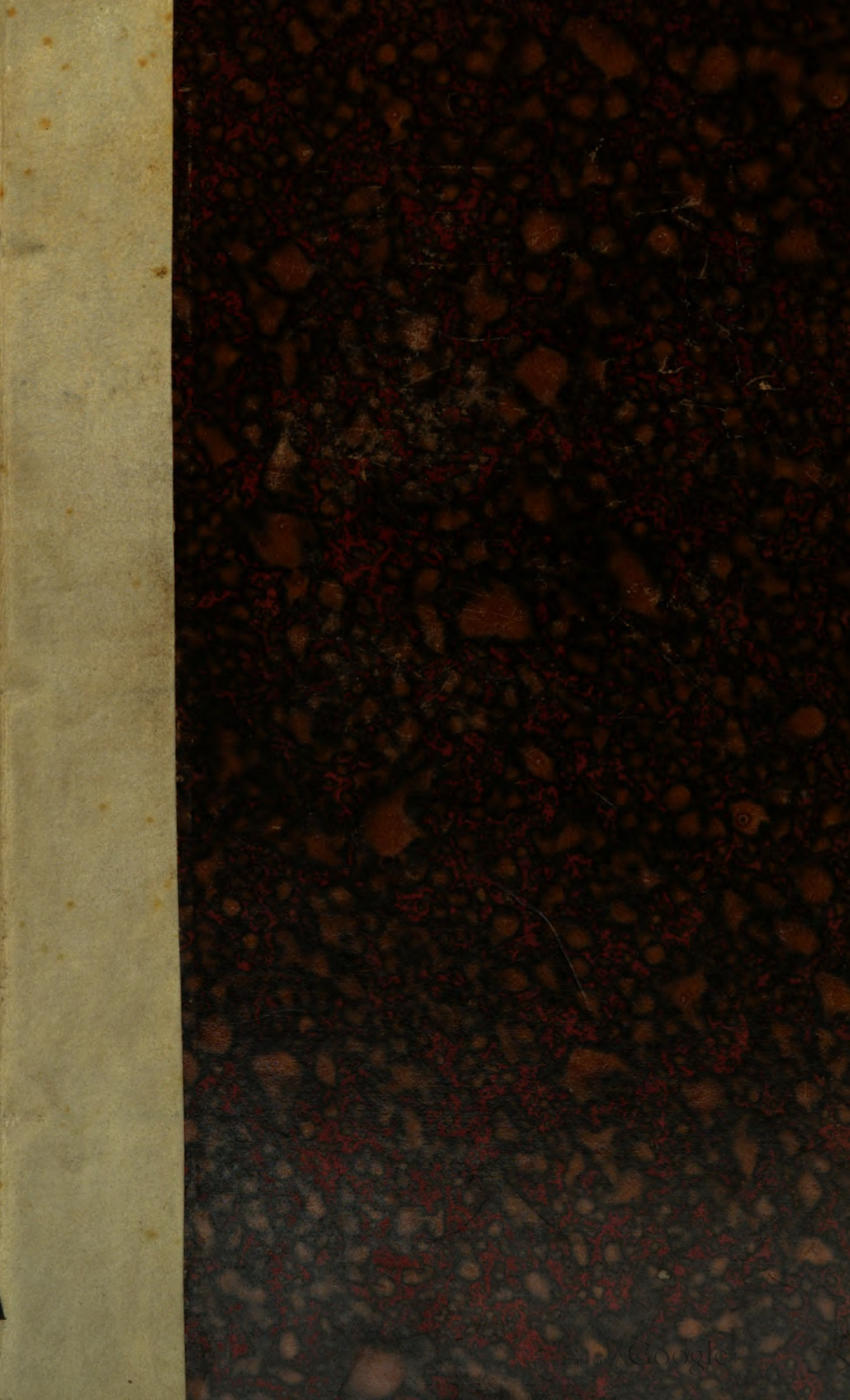
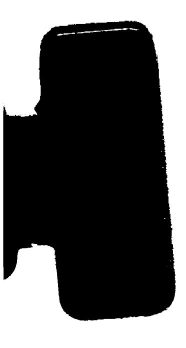
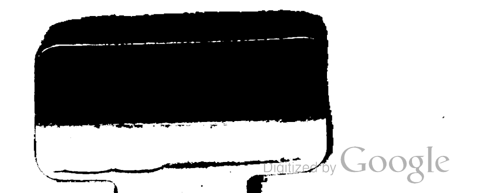






HISTOIRE SECRETTE

DE LA COUR DE BERLIN.

[attribué à Mirabeau]

HISTOIRE SECRETTE DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'un VOYAGEUR FRANÇOIS, depuis le cinq Juillet 1776 jusqu'au dix-neuf Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.



1789.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LES LETTRES qui composent ce Recueil, étoient éparses au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année passée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Fréderic le Grand, & sur les premiers temps du regne de son Successeur, mais une peinture des principaux personnages influens encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, aussi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécusable des témoins, le temps qui a confirmé presque toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne; enfin, la Probabilité que les Etats-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagemens politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décréter les économies possibles, ou les dépenses nécessaires; ce qui suppose une recherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire: tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le systême Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.

SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE. (*)

2 *Juin* 1786.

LE Roi de Pruſſe va mourir; il eſt peut-être mort au moment où j'écris. Il eſt impoſſible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui reſſerroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'eſt engagé d'amour-propre & très-récemment encore à *tâter* le nouveau Roi de Pruſſe, auſſi-tôt ſon avénement au Trône. *Tâter*, c'eſt ſon mot : *faire ceſſer la criante uſurpation qui a ravi la Siléſie à l'auguſte maiſon d'Autriche*, c'eſt le cri de ralliement de tous ſes écrivains.

L'Empereur a peu d'argent; mais quatre cents mille ſoldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir juſqu'au dernier de ſes ſujets dans l'abîme de la guerre. Tous ſes engagemens publics & ſecrets avec l'Impératrice de Ruſſie, tendent à réaliſer & cimenter le ſyſtème oriental devenu la paſſion de Catherine II, le ſalut, l'eſpoir & l'azyle de Potemkin. L'Empereur n'abandonnera jamais ce ſyſtême que pour l'invaſion

(*) Aucun des papiers qui vont ſuivre, n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur; mais ce mémoire précéde par ſa date toutes les dépêches qui ont été la conſéquence d'un voyage, lequel ſemble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

de l'Italie, qui nous feroit encore plus funeste, que le démembrement de la Turquie européenne ; ou pour le bouleversement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Europe. Quelque plan qu'il choisisse, sa turbulence naturelle, ses projets gigantesques appellent la confusion, le trouble, la discorde ; c'est son élément.

Il est douteux que Fréderic-Guillaume ne le prévienne pas. La préservation de la liberté germanique très-sérieusement menacée, lui seroit un motif spécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Prusse vouloir en être un jour le plus actif oppresseur. Mais sa sûreté personnelle crie plus haut encore, puisque les vastes projets de l'Empereur, la complicité de la Russie, l'agonie de la Pologne, les tracasseries de la Courlande, nos alliances sécrètes &c. paroissent compromettre son existence politique. Enfin, indépendamment de toute autre considération, il est difficile qu'il ne soit pas tenté de s'essayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures personnelles. Fréderic-Guillaume aura plus de trois cents millions dans ses coffres ; deux cents mille hommes qui composent la meilleure armée de l'Europe, sans comparaison aucune ; le plus grand Général connu, aussi influent dans la paix que dans la guerre, & qui peut être pressé de cueillir des lauriers pour son compte.

Fréderic-Guillaume est mécontent de la France. Il craint sa lenteur, ses délais, ses tergiversations, & pour tout dire, ce que nous appellons sagesse & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore sa sœur ; il est furieux de la maniere dont nous traitons son beau-frere.

Les agitations de la Hollande influeront sur-tout dans les premiers momens de son regne, sur son cœur, son esprit & ses projets.

Les Anglois l'observent, le surveillent, l'investissent; ils l'échaufferont, ils l'exalteront, ils l'enivreront pour troubler la paix du continent, & se ménager l'occasion d'une revanche. On ne sauroit se déguiser qu'ils se préparent pour cette occasion. Cent quinze vaisseaux en commission, un accroissement considérable de revenu, puissante hypothéque pour de nouveaux & immenses emprunts; une caisse d'amortissement très-propre à les favoriser; les intarissables espérances qu'ouvre le prodigieux succès de la commutation de droits, un crédit tel que les trois pour cent, le principal de leurs fonds qui ne représente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & constamment de cinquante sept pour cent à soixante quatorze; le procès de Hastings qui peut leur rendre la confiance des Indiens; la foiblesse, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe; les divisions inextinguibles des Hollandois, seuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choses rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes; leurs liaisons toujours plus étroites avec la Russie, qui leur donnent le privilége presque exclusif des munitions navales; les bruits semés dans l'étranger sur la déplorable situation de nos finances; tout dispose les Anglois à la guerre; leur Roi est peut-être le seul en Angleterre qui ne la désire pas: peut-être aussi ce Prince si entêté par nature, & plus ambitieux que ne peuvent le

croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ses liaisons & ses intérêts de famille donnent à le penser? mais, en tout état de cause, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'opposition.

Telle est la crise qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y opposer?

Plus de deux cents quarante millions d'anticipations; soixante millions d'excédent de la dépense sur la recette (*); si l'on supprime le troisieme vingtieme que l'on a juré d'abroger; trente-huit, si l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveller ce terrible impôt; nos fonds royaux dans la boue; l'agiotage ruinant Paris, qui desséche le royaume; les peuples épuisés & mécontens; le commerce aigri & découragé; la désunion au-dedans; le discrédit au-dehors; une marine non équippée, & impossible à renouveller en cas de malheur; des troupes incomplettes, & incontestablement les plus mauvaises d'entre les bonnes; l'alliance de l'Espagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations; l'alliance douteuse de la Hollande, qui sera le premier tison de la guerre; celle des Suisses, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cause de nous, sur lesquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde presque comme des ennemis secrets, depuis que nous hésitons à lui garantir ses Etats, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre

(*) Le lecteur n'oubliera pas que ce mémoire a été écrit en Juin 1786, où l'abyme du déficit, qu'au reste les bons citoyens doivent regarder comme le trésor de l'Etat, loin d'être connu, étoit à peine deviné.

ambition que de préserver son existence ; pas un ami en Allemagne, la méfiance universelle à la place ; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis ; la diplomatie la plus inactive de l'Europe, bien que la mieux payée ; en un mot ; cette situation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à soutenir la guerre.

A la vérité, la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même ; la France, ce Royaume inépuisable en hommes & en argent, pour peu qu'on sache solliciter l'un, & mettre en œuvre les autres, la France offre mille & mille ressources ; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés, de prendre les moyens d'être exactement avertis, d'essayer s'il est donc vrai qu'il soit impossible de se rapprocher sérieusement & solidement de l'Angleterre, en faisant porter sur un traité de commerce, qui, quelqu'avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers ; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerions la Prusse dans le seul but formellement déclaré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives.

N'est-il pas temps, en un mot, si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assureroit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter, de nous préparer, ne fût-ce que pour retarder la guerre, de nous préparer sur-tout aux Indes, où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment, sans nous menacer le moins

au monde ; en un mot, de rétablir nos affaires au-dehors, & de les ravitailler au-dedans ?

LETTRE PREMIERE. (1)

5 *Juillet* 1786.

MONSIEUR,

C'EST de la premiere poste que j'ai l'honneur de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible, mais il n'est pas probable que la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste ; mais il est possible aussi, peut-être il seroit plus vraisemblable, & même il seroit à-peu-près sûr que le grand événement est, ou très-prochain, ou consommé, si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu ; car je tiens pour infaillible que, dès l'agonie, les courriers seront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup, Monsieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunswick, où je serai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai plusieurs jours si le Roi est vivant.

[1] Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrete. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne, & la lettre qu'on va lire est infiniment curieuse, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une si périlleuse & si fatale précipitation.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps ni peines pour servir vous & la chose publique. . . . .

Je ne vous répéterai rien de nos conversations; mais je prendrai la liberté de vous donner un avis, uniquement fondé sur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puisqu'indépendamment de la séduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts sont solidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impossible de rédiger vous-même les très-grandes idées que votre génie a mûries, & qui sont prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien! Monsieur, souffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance sous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonspection profonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoissance & de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est & doit être toute entiere à l'homme qui sait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, & met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talens, qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse

difpofer comme M. l'abbé de P**** de M. P****, lequel vous deviendra à chaque inftant plus précieux pour une grande opération d'argent, fans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez, Monfieur, confier à l'abbé de P***** le travail délicat qu'en ce moment fur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineufe & civique idée de tirer des réfultats de tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Miniftres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, fous l'infpiration de la néceffité, à laiffer faire des opérations décifives qui donnent à la France un crédit national & par conféquent une conftitution, ne fauroit être mieux réalifée que par ces deux hommes; l'un eft à vous depuis long-temps, l'autre y fera au premier acte de bienveillance qui parlera à fon émulation, & les deux enfemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monfieur, vous ne fauriez mieux manœuvrer pour vous même. J'ai voulu vous le dire ce foir encore, parce qu'il ne feroit ni délicat ni décent que l'intéreffé lût cette lettre, & que c'eft la derniere de moi qui vous viendra fans intermédiaire. J'efpere pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce confeil, fi j'ofe l'appeller ainfi, ne vous fera pas la moindre preuve du très-refpectueux dévouement avec lequel &c.

LETTRE II.

Brunſwick 12 Juillet 1786.

LE Roi eſt très-mal, cela eſt conſtant; mais il n'eſt pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il vouloit ſe ménager, il vivroit encore; mais il eſt incorrigible ſur l'inſobriété. Au reſte, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropiſie n'en paſſe pas moins, pour inconteſtable, & la vérité eſt qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunſwick que ce ſoir: il eſt en campagne. Il a ſoutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hyldelsheim & de Paderborn viennent de faire d'un coadjuteur; elle eſt tombée ſur M. de Furſtemberg. Vienne intriguoit prodigieuſement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'eſt pas éloigné de la paix, puiſqu'il renforce par toutes voies la confédération Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoique l'on puiſſe penſer du moyen. J'ai d'ailleurs des raiſons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis ſont très en activité à Berlin, ſurtout *celui* du Prince Henri qui eſt toujours preſſé, ſans trop ſavoir ce qui l'attend; mais tout ſe tait devant le Roi; il eſt encore Roi, il le ſera juſqu'au bout. . . . .

. . . .

Le roi ne menaçant pas ruine instante, je resterai plusieurs jours à Brunswick, afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie est toujours un objet de contention & de discrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raisons apologétiques sur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui est démontré), & des preuves justificatives sur l'argent, les écus de soixante-neuf, & ceux depuis 1784 restant toujours proscrits.

Vous savez sans doute que le Duc Louis de Brunswick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'est retiré à Eysnack. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être sa retraite; mais son nouveau domicile n'est pas suffisamment expliqué, ce me semble, par cette seule raison, que la Duchesse de Weymar est sa niece.

LETTRE III.

14 *Juillet* 1786.

J'ai dîné & soupé hier avec le Duc. Au sortir de table, après le dîner, il me prit en particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture; enfin, avec le désir évident d'être cru sincere.

L'occasion de la conversation particuliere fut un mot d'estime sur M. le comte de Vergennes, & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un ton affecté d'indifférence, qui décéloit une très-vive curiosité. *Et sans doute M. de Bre** sera le successeur?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix; mais articulant avec beaucoup de fermeté : ***Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non.*** Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasure au bout de l'appartement, & aussi-tôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & sa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, si M. de Bre**, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-temps le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des

intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur; que soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien: qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables, pour notre cabinet, nos liaisons avec l'Empereur comme toutes autres; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix, que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de stimuler à la guerre; que la France étoit assez puissante par la force des choses, & même par la situation de ses affaires, pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins; que je ne pensois pas que rien la rendit probable de sitôt, sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du duc de Brunswick, je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès, que quelque tenté que fût naturellement l'homme de suivre la carriere où il est incontestablement le premier, je ne pouvois croire qu'il sacrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déja si comblé, son ouvrage chéri, ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse, après la mort du grand Roi, & la Prusse étant aujourd'hui, dans le continent, le pivot de la paix ou de la guerre, lui duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider;

qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre; que j'étois convaincu qu'il seroit désormais l'ange de la paix. Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre, même au temps où il y avoit été le plus heureux; il m'a montré combien, indépendamment de ses principes, ses combinaisons de famille & ses intérêts personnels l'éloignoient de la guerre; „ & s'il falloit, m'a-t-il ajouté, „ ne consulter dans une si grande cause que „ les vils intérêts de l'amour-propre, ne sais-je „ donc pas quel jeu de hazard c'est que la „ guerre; je n'ai pas été malheureux; peut-être „ aujourd'hui serois-je plus habile & cependant „ infortuné. Jamais homme sensé, sur-tout „ avançant en âge ne compromettra sa répu„ tation dans une carriere si hazardeuse, s'il „ peut s'en dispenser. „ Cette partie de son discours qui a été longue, vive, chaleureuse, évidemment sincere, avoit été précédée d'une phrase d'étiquette & de représentation, où il m'avoit assuré qu'il n'auroit jamais d'influence en Prusse, & qu'il étoit loin d'en désirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant, par un tableau rapide, que je connoissois bien Berlin, les principaux acteurs, & la situation des esprits & des affaires, je lui ai démontré ce qu'assurément il fait mieux que moi, que son intérêt, celui de sa maison, celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui faisoient un devoir de prendre en Prusse le timon, pour la préserver de l'ouragan le plus fatal aux Etats dont la puissance porte principalement sur l'opinion; je veux dire les petites intrigues, les petites passions, le manque de fermeté, de suite &

de ſyſtème. Votre dignité perſonnelle, ai-je ajouté, vraiment immenſe & mille fois plus élevée que votre rang, quelqu'éminent qu'il ſoit, vous défend, ſans doute, de vous offrir; mais votre devoir eſt, je ne dis pas de ne point refuſer, je dis de vous mettre en meſure, & d'employer votre force & vos talens à prendre de l'empire ſur le ſucceſſeur, & à ſaiſir le ſceptre des affaires.

Cette maniere de traiter l'a fort développé. Il m'a parlé avec vérité, & par conſéquent avec quelque confiance, de Berlin; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laiſſé ignorer nos liaiſons; il m'a ſignalé chacun des perſonnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée ſur quelque choſe d'ignoré entre lui & le Prince de Pruſſe, qu'il (le Duc de Brunſwick) n'aimoit ni n'eſtimoit le Prince Henri, & que ſa partie à lui Duc étoit auſſi puiſſamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays juſqu'ici peu habitué à l'intrigue; mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à deſſein, l'air de croire beaucoup aux diſpoſitions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le ſucceſſeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cauſe de ſes mœurs, de ſes habitudes & de ſa monſtrueuſe ſtature, il y auroit de la démence à commencer; que le temps des acquiſitions par les armes, qui peut-être ſeroient encore néceſſaires à la Pruſſe, n'étoit pas venu; qu'il falloit conſolider &c. &c. Tout cela a été très-ſérieux, très-ſenſé, & très-fort de détails.

Syſtême Oriental, Ruſſie, Pologne, Courlande, tout a paſſé en revue.

Ils ne ſont point raſſurés ſur le ſyſtême Oriental, c'eſt-à-dire, ſur la part que nous y prendrons. Ils paroiſſent croire que la Ruſſie ne ſecondera jamais fortement l'Empereur que pour le ſyſtême Oriental, & dans tout ce qui peut amener ſon ſuccès. La Pologne eſt à reconſtruire. Nous avons remis à en parler, ainſi que de la Courlande. Tout-à-coup, & par une tranſition très-bruſque (il les emploie, ce me ſemble, pour ſurprendre le ſecret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieuſement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin ; *achever de connoître le Nord*, lui ai je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puiſque Vienne & Saint-Petersbourg me ſont interdits. Eh! qui ſait? On préſume toujours de ſes forces, on eſpere que, dans un beau ſujet, l'ame élevera le génie. J'oſerai peut-être eſſayer d'arracher le portrait de Céſar aux barbouilleurs qui s'empreſſeront de s'en emparer.* Cette idée a paru le ſatisfaire, j'ai pu facilement y coudre des choſes agréables pour lui ; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus ; que nous regardions les deſtinées de l'Allemagne comme repoſant ſur ſa tête, &c. &c., & qu'ainſi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'hiſtoire de mon ſiecle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ſes plus curieux obſervateurs, & par conſéquent de ſes plus fervens admirateurs. Je ne ſais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littérature ; mais l'idée que j'écris l'hiſtoire me le rendra probablement plus acceſſible, ſi même ce n'eſt plus confiant ; car

car il paroît posséder au plus haut degré l'amour & même la jalousie de la gloire.

Le courrier me presse, parce que n'ayant point quitté la Cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courrier part à ouze heures. Or chiffrer est très-long, J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réussiront pas, à beaucoup près, aussi vite dans leurs tracasseries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puisse compter sur celui de Versailles; 2°. qu'il est temps de parler un peu plus clair à celui-là, & de ne pas confondre le mystere & le secret, la finesse & la prudence, l'équivoque & la politique; 3°. que le Duc de Brunswick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile prince de l'Allemagne, veut sincérement la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui sept ou huitieme témoin, le Prince de Prusse: que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande considération: qu'il craindroit, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre: qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & sur-tout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le temps aujourd'hui que d'esquisser ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profon-

deur & fineſſe, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de ſévérité. Il eſt poli juſqu'à l'affectation; il parle avec préciſion, & même élégance; mais il cherche un peu à parler ainſi, & le mot propre lui manque ſouvent. Il ſait écouter & queſtionner du ſein de la réponſe. La louange embellie de graces & enveloppée de fineſſe lui eſt agréable; il eſt prodigieuſement laborieux, inſtruit, perſpicace. Quelque habile que ſoit ſon Miniſtre principal, M. de Féronce, le Duc a la ſurintendance de tout, & le plus ſouvent décide par lui-même. Ses correſpondances ſont immenſes, ce qu'il ne peut devoir qu'à ſa conſidération perſonnelle; car il n'eſt pas aſſez riche pour payer tant de correſpondans, & peu de grands Cabinets ſont auſſi bien informés que le ſien. Ses affaires de tout genre ſont excellentes; arrivé, en 1780, à la ſouveraineté, qu'il a trouvée ſurchargée de près de quarante millions de dettes, il a tellement adminiſtré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caiſſe d'amortiſſement, où il a verſé les reliquats des ſubſides de l'Angleterre, dès 1790, il aura parfaitement liquidé non-ſeulement les dettes de la ſouveraineté, mais celles des Etats. Son pays eſt libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la claſſe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne ſeroit pas moins ſenſible qu'un autre aux plaiſirs & aux élégances; mais ſévere obſervateur des décences, (ſa maîtreſſe, Mlle de Hartfeld, eſt la femme la plus raiſonnable de ſa Cour, & ce choix eſt tellement convenable, que le Duc ayant mon-

tré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est liguée avec Mlle de Hartfeld pour l'écarter) religieusement fidèle à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa premiere ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais rien sur son travail & sur ses devoirs, même de convenance. Est il à son rôle de général Prussien? Personne n'est aussi martial, aussi actif, aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très bon esprit, ce me semble, & d'un caractere supérieur, c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui suffit; sa premiere ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires, & universellement désigné, comme le premier dans cette carriere, sur-tout depuis la campagne de 1778, où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carriere pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il sait s'ennuyer très-assidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop sage pour être redoutable aux sages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-sensible à tout ce qui vient de-là. Son fils aîné, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bien-tôt si on l'y ren-

voie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoigneront confiance pour son pere, car il y paroît sensible; & de ce côté, certes, il en seroit assez aidé & flatté pour être fidele dépositaire.

Je ne saurois, en ce moment, parler, du souper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Duchesse), que j'avois occupé à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui est toujours à l'extrêmité de la table. La conversation fut très-vive, & absolument particuliere, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiosité sur la France. Je dine aujourd'hui avec le Duc, & soupe avec la Duchesse douairiere, à Antoinetten-Ruh. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'observe avec inquiétude, mais seulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de places.

Le voyage de Zimmermann à Potsdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisie n'étoit point déclarée; & il reparle de l'asthme. C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi, il n'est pas celui du public. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'enflure & d'enflure édémateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R...., fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'eſt qu'un Ecoſſois, premier Médecin de Cathérine II, étant derniérement à Vienne, a diné a la table de l'Empereur, aſſis à côté de lui, & même la choſe a été avouée dans les Gazettes; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt que pendant le ſéjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl, Miniſtre de Vienne, en Ruſſie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce Médecin, une maiſon de plaiſance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'eſt trouvé à cheval ſur le chemin du Docteur, & a ſuivi à la portiere du carroſſe, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Ecoſſois.

LETTRE IV.

16 Juillet 1786.

J'ai été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au ſortir de dîner. La converſation a été vive, loyale & preſque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N° 3; mais elle m'a inſpiré beaucoup de craintes ſur la ſituation de la Pruſſe, après la mort du Roi. Il paroît que le ſucceſſeur a tous les ſymptômes de la plus irrémédiable foibleſſe, & que ſes entours les plus corrompus uſurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le viſionnaire & ſombre Biſhopſwerder. Le

Prince eſt, dit-on, en froid avec ſes oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint Jean, donné avec une grande ſolemnité au Prince Henri, fils ainé du Prince Ferdinand, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au ſucceſſeur, eſt la plus récente occaſion de ce refroidiſſement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'établiſſement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du comte S...... On a cimenté toutes les meſures priſes à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de maniere à lier le ſucceſſeur auquel on a par conſéquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a tout au moins été de moitié de tout cela; le Prince de Pruſſe n'a pas même eſſayé de maſquer ſon mécontentement. Il réſulte delà que tous les partis ſubalternes, toutes les ſales intrigues en prennent plus d'activité, de ſorte que la conſidération du Cabinet de Berlin, qui eſt bien ſa premiere puiſſance, n'eſt peut-être que trop liée à la vie du Roi, ſi le Duc de Brunſwick ne ſaiſit pas les rênes du Gouvernement; il paroît ſérieuſement en craindre le fardeau. En effet, un tel Etat qui n'a point de baſe réelle, ſera cruellement tourmenté ſi les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'eſt formé ſans paſſer à l'école du malheur, & dont il eſt impoſſible de s'exagérer la raiſon & la ſageſſe, peut redouter de changer tout le ſyſtême de ſa vie; mais il ne recule pas aux choſes difficiles, & il eſt trop intéreſſé à la proſpérité de la Pruſſe, pour ne pas chercher à y influer.

Au reste, il me paroît constant que les premiers six mois & même la premiere année ne peuvent guere apporter de changemens, mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre, seroient incontestablement à la France le jour où elle rassureroit pleinement le corps germanique sur ses intentions; & quand je lui ai demandé quelle caution on nous donneroit, donc que le rôle éminent dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes, ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre, & ne seroit pas un obstacle invincible à une sincere union entre Versailles & Potsdam, il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere sans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais existé, ou du moins pris cette forme, sans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut, à la Baviere, & même au systême oriental; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je sache très-bien qu'il l'aime,) peut-être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. En un mot, je ne saurois trop répéter qu'il me semble qu'on n'a pas confiance en nous; mais qu'on voudroit sincérement y avoir confiance, d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans la France, & qu'on est convaincu qu'il n'osera jamais faire un

pas, quand le Cabinet de Verſailles dira : *nous ne ſouffrirons point d'aggreſſion.* Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ſes bruſques diſparates déjouent ſouvent toutes les combinaiſons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penſer.

Le Baron de Gemmingen a écrit il y a quelques temps une brochure très violente contre la confédération germanique. Dohm, excellent publiciſte pruſſien, a répondu d'une maniere forte & victorieuſe. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume ceſſât; Berlin y a conſenti : aujourd'hui il paroît à la vérité ſous la rubrique de Munich, mais venant inconteſtablement de Vienne, une replique âcre & mordante contre Dohm; or la guerre de plume eſt rarement inſignifiante à Vienne où elle ne ſe fait jamais que ſous les auſpices de l'autorité.

Autre fait très-grave s'il eſt vrai. On écrit de Vienne au Duc, que quatre à cinq mille Ruſſes ſont entrés en Pologne, où la diette menace d'être fort orageuſe; le Duc déſire que nous prenions un parti déciſif ſur & contre toute nouvelle modification tendant à diſſoudre ou émincir la Pologne. Je n'en ſais point aſſez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui expoſant celles de mes idées relativement aux dernieres démarches de la Ruſſie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce ſujet; je les lui ai expoſées, dis-je, comme naiſſant de la converſation; il les a ſaiſies avec avidité, & m'a promis

d'en écrire dans mon ſens à M. de Hertzberg. Je comprends aſſurément que les circonſtances du moment ne ſont rien moins que favorables ; mais cet aſſentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en conſidération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques inſtructions ſur la maniere dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux perſonnages de la Courlande avec qui je puis très-facilement correſpondre, mon métier de voyageur connu, & avide de faits & de réſultats me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

MÉMOIRE (1)

REMIS à la Cour de France, ſur la déclaration que la Ruſſie a faite à la Courlande, & qui ſe trouve dans les gazettes de Leyde, du 20 Mai au 3 Juin 1786.

LA Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Ruſſies, dans le cas où ſeroit fondé le bruit qui s'eſt répandu au ſujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au ſervice de Pruſſe.

On ſait que le Duc actuel, Erneſt-Jean, homme féroce, abhorré dans ſon pays au point de

(1) Voici apparemment le mémoire dont il eſt queſtion dans la lettre précédente.

n'y pouvoir rester, quand il ne craindroit pas les violences du Cabinet de Petersbourg, est fils du fameux Biron, réintégré Duc de Courlande en 1760, par l'influence, ou plutôt par la terreur de la Russie, qui chassa, à l'aide de quarante mille soldats, Charles de Saxe, oncle de l'Electeur, & Duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Elisabeth, qu'une intrigue de Cour venoit de rappeller de Sibérie. On sait aussi que cet Ernest-Jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des ressentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que son influence est nulle en Courlande, & son abdication universellement désirée.

Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très-secret, c'est qu'un *Ukase* lui enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son Duché au Prince Potenkim, & que par le conseil du Chancelier Taubé, & du Chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkin, (alors & toujours fort dérangé) deux cents mille ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui, soit parce que Potemkim, en attendant l'exécution de ses grands projets, qui tiennent peut-être au systême oriental, ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune; soit parce qu'il a besoin d'argent; soit, & surtout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande, lors de son existence précaire, devenu par ses économies & son avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adver-

ſité, la vieilleſſe & les inſtances journalieres de ſa derniere femme qui a pris ſur lui quelqu'empire, aſpire à ſe mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Petersbourg n'ignore aucune de ces choſes; il craint ſans doute que celui de Berlin ne forme quelque ſpéculation ſur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à ſa diſpoſition. Les conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat ſur la Courlande, ayant ceſſé par le fait d'avoir force de loi; au moment où cette Republique anéantie s'eſt trouvée dans l'impoſſibilité de les remplir, il n'eſt pas abſurde d'appréhender que la Pruſſe ne ſe ſubroge à la place de la Pologne, & ne conſolide ainſi à ſon profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande eſt loin d'être un pays mépriſable. Son climat aſſez froid, puiſqu'elle eſt ſituée par le 57e degré de latitude, n'eſt cependant pas inſupportable, ſon étendue eſt de quatre-vingt lieues de longueur, ſur cinquante de largeur; ſon terrein eſt fertile, & ſes productions naturelles ſont précieuſes pour toutes les puiſſances maritimes & commerçantes. Deux principales rivieres navigables, (l'A & la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. Pluſieurs ruiſſeaux & canaux la traverſent en tout ſens. Elle a deux ports ſur la Baltique, (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuiſſance & d'ininduſtrie où elle ſe trouve, ſon commerce actif ou paſſif n'occupe pas moins de ſix à ſept cents vaiſſeaux de trois à quatre cents & même à huit cents tonneaux. Elle contient ſept à huit petites villes; on évalue ſa population à plus d'un million & demi d'habitans; & l'on peut juger que les pro-

priétaires n'y ſont pas miſérables, par cette ſeule circonſtance que les revenus du Duc régnant, qui a ſi peu d'influence dans cette république, montent environ à deux cents mille louis annuels..... Telle eſt en apperçu la ſituation de la Courlande.

Il ſeroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre, dont le chef eſt purement électif; de ſorte qu'il peut bien abdiquer, mais non pas céder ſes droits; la Ruſſie n'a pas celui de ſe mêler des affaires de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait comme elle l'eſt de droit. Le mot droit eſt vuide de ſens lorſqu'on l'oppoſe à celui de force. La Ruſſie eſt depuis long-temps en poſſeſſion de vexer la Courlande au-dedans & au-dehors, de lui dicter ſes choix, de contraindre ſes ſuffrages, d'extorquer ou d'arracher ſon or, ſes denrées, ſes hommes; & c'eſt de tout temps qu'elle s'eſt fait un principe de familiariſer les Cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Ruſſie veut bien en diſpoſer...... Tout cela eſt connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'eſt :

1°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choſes.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes ſortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manufacture; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il eſt donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations induſtrieuſes, des rapports que la nature

des choſes établit ſur les diverſes eſpeces de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il exiſte bien actuellement une ſorte d'échange entre la Courlande & la France ; mais d'une maniere ſi peu directe, que ce n'eſt que de la ſeconde ou troiſieme main, par l'entremiſe des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Pruſſiens, Villes Anſéatiques, &c. Cette entremiſe abſorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chantiers & dans nos marchés, les bois de conſtruction, de mâture, de charronnage, de marqueterie, &c. &c. Les grains, les viandes, les poiſſons ſalés, les légumes &c. &c., dont les retours naturels feroient toutes les productions de notre induſtrie, depuis la plus groſſiere juſqu'à la plus perfectionnée (car il n'en exiſte d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandois, très-conſommateurs & très-avides de luxe, même de celui de décoration, tiendroient déſormais de nous à des prix tolérables, & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne feroit pas ſeulement pécuniaire : outre l'influence que des liaiſons intimes avec la Courlande nous donneroient ſur la Baltique & dans cette partie du Nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Pruſſe, la Pologne, qui éprouvera néceſſairement bientôt une nouvelle métamorphoſe & la Ruſſie ; la France s'aſſureroit par un traité de

commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande, & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent dans le Nord, c'est-à-dire dans la mine des marins, les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans les Indes, & annoncer le désir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne sauroit trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais seulement à renouveller; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enrégistré au parlement de Paris en 1647; de sorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'est là, ce me semble, une observation fort importante, qui ne doit pas peu influer sur la résolution à prendre, & sur les formes à donner à la résolution une fois prise.

Les Etats de Courlande désirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, est un des hommes les plus influens de sa république, & le

plus Anti Ruſſe des Courlandois, parce qu'étant miniſtre de ſon pays à la cour de Warſovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement de ſonder à cet égard le gouvernement de France. Je ſais poſitivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponſe, ce miniſtre lui a dit :

1°. Que ce n'étoit pas à lui, miniſtre des affaires étrangeres, de traiter cet objet.

2°. Qu'il falloit que le duc de Courlande, conjointement avec les Etats, fit officiellement au Roi la propoſition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela ;

1°. Qu'aſſurément le miniſtre des affaires étrangeres doit en effet ſe concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce ; mais qu'il ne me paroît pas que ce ſoit là une raiſon ſuffiſante pour en rejetter l'idée ou pour en repouſſer la propoſition.

2°. Qu'il ſeroit abſurde de ſuppoſer que la Courlande, ployée ſous le ſceptre de fer des circonſtances actuelles, s'expoſât à faire aucune démarche ouverte, avant d'avoir la certitude d'être non-ſeulement accueillie, mais protégée contre la puiſſance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une conſtitution ſolide à la Courlande, & à faire reſpecter ſon indépendance politique.

Je ne vois (& c'eſt ici le ſecond point que je me ſuis propoſé d'établir dans ce mémoire) que le

cabinet de Berlin que l'on puisse espérer d'y intéresser.

1°. Parce que la situation des Etats Prussiens est telle que la stabilité & la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Prusse, que si elle étoit une de ses provinces.

2°. Parce qu'il ne peut avec sagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettroit jamais une tranquille possession, & qui ne seroit que prolonger les flancs de ses états, déja beaucoup trop étendus, sans rendre sa puissance ni plus réelle, ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation; &, quant à l'avantage que la Prusse retireroit d'une plus grande stabilité de la Courlande, & d'un développement plus énergiques de son activité, cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions & la Russie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Prussienne & de la Courlande, dont le Roi de Prusse sera politiquement parlant, le propriétaire utile, le jour où il en sera le gardien & le protecteur. Or, la Russie n'est nécessairement & incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal, sans en recevoir.

D'un autre côté, on sait qu'entre les Etats Prussiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite lisiere de la Lithuanie Polonoise; cette lisiere est à peine de cinq ou six lieues. La Prusse y feroit aisément des acquisitions légales & amiables, suffisantes pour que le *Mémel* & les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivieres de Cour-

lande

lande, lui ouvrissent cette branche précieuse de commerce de *transit*, & les ports de la Baltique, dont j'ai déja parlé.

Je me trompe fort, ou il ne seroit pas difficile de faire entendre au Cabinet de Berlin, qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république, son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagemens de la Pologne envers la Courlande, stipulés par les *pacta conventa* & les *pacta subjectionis*, lesquels sont détruits par le fait & la nécessité. La Prusse trouvera cent raisons de droit public à alléguer, indépendamment de sa dignité & de sa sûreté. Cette proposition & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois, ne seroit donc pas une imprudence; ce seroit peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord; & il ne me paroît pas impossible qu'à cette condition le Roi de Prusse appuie à la Cour de Petersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger & ne pas laisser humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités, & sur lequel nous ne souffrirons l'influence directe & législative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui

ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

LETTRE V.

19 *Juillet* 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience; ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet, il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales, & de la situation particuliere de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre système; (comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système) de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-disproportionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver une autre contrepoids que la sagesse du Cabinet de Versailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit imposant; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient, de la verve militaire, & des fumées

ambitieuses qui s'emparoient du Duc de Weymar, lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes; de la nécessité pour nous & pour les autres que le cabinet de Versailles envoie à Berlin un homme de mérite pour en imposer, pour donner des conseils, pour surveiller les intrigans & les incendiaires, &c. &c. &c. Enfin, questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Prusse, dont le but solemnellement avoué seroit de garantir en Europe, à chacun, ses possessions respectives, mesure noble, & digne des deux premieres puissances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix, fondée sur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, est, qu'on n'ose pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis sept ans dans la tête, est trop grande pour n'être pas séduisante : elle immortalisera infailliblement le Souverain qui la réalisera, & le Ministre qui saura la séconder; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils soient alors autre chose que nos voituriers, & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correspondance avec lui; il me l'a même demandé, & je me suis mis auprès de lui à peu près dans la mesure que je désirois.

. . . .

Premier P. S. *J'arrive, & je n'aurai peut-être pas des détails aujourd'hui; au reste, l'hydropisie est dans l'estomac, & même dans la poitrine; il le sait depuis jeudi; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, disent les uns; il a très-mal traité le médecin trop sincere, porte une autre version; il pourroit traîner s'il vouloit se ménager, & même dit le Docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguille. M. de Hertzberg est depuis huit jours à Sans-Souci; il n'y avoit jamais été appellé! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espece d'amende honorable, si pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs, & de recruter sa conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez lui dans sa terre, & passé un après dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet estimable ministre, auquel notre légation a toujours marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.*

2°. P. S. *J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin; que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France; mais si l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du systême oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que*

je le pense, je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne; de l'intérêt de l'état de perdre le commerce du levant; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction en fut en pareil cas d'autant plus gratuite qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas, & d'autant plus fatale, que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere, la Prusse n'y peut rien sans nous.

LETTRE VI.

21 *Juillet* 1786

. . . .
. . . .

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toutes lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées sont, que ce qui ne seroit qu'une

impolitesse assez grave en toute autre occurrence, est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois que je suis fort au-dessous du *punctilio*; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle que la considération d'un François, ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre; à plus forte raison quand ce François est envié, jalousé, surveillé, quand on ne cherche que des prétextes pour le rendre équivoque; à plus forte raison encore, quand ce François, loin de pouvoir faire la guerre à son Ministre, doit & veut en tout état de cause le ménager, & lui sauver des ridicules, loin de lui en donner. Vous comprendrez aisément qu'il y a ici complication, & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il sera pour le moment de tout dissimuler, & de m'exposer à un nouveau refus demain : mais ce nouveau refus, il seroit impossible de le passer sous silence. Je vous préviens de tout cela, afin qu'à tout événement, & plus tôt que plus tard, vous fassiez prévenir M. d'E.... que l'intention du Gouvernement n'est pas que je sois traité d'une maniere peu convenable, encore moins en proscrit. Il est bien assez trembleur, pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait imposé. Je ne le crois pas assez astucieux pour l'avoir composé. Ce qui est certain, c'est qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour, & qu'il est tout-à-fait sorti de sa circonspection silentieuse, pour tâcher de découvrir, par ceux qu'il croyoit en liaison avec moi, quelles étoient mes vues.

Quelques-unes des très-nombreuses personnes qui ne l'aiment pas, sur-tout dans les diplomaties étrangeres, se sont amusées à m'en prêter, à faire des contes des mille & une nuit. Sa tête est en fermentation, à cet égard, & d'autant plus qu'il est hors de son caractere; de sorte qu'il en pourroit résulter de tels embarras pour moi, que je fusse ici, très-déplacé. Avisez à empêcher cet ordre de choses; au reste, je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre, & dans tous les cas, nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui résiste à la plus légere insinuation ministérielle.

LETTRE VII.

23 Juillet 1786.

IL n'y a personne ici : ma vie, dans ces premiers jours, est par conséquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand : elle est actuellement convalescente (1) & toujours nulle. Le Prince Fréderic de Brunswick ne sait rien. La légation angloise me caresse & se méfie de moi. M. de Hertzberg est encore à Sans-Souci. Il faut donc me contenter de la stérilité du moment. Je crois savoir seulement que la véritable occasion de la déclaration menaçante de la Russie envers la Courlande, a été la proposition sourde d'un mariage entre la

(1) Le prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

comtesse de Wartemberg, fille naturelle du Duc & un Prussien; & les liaisons plus étroites du Duc avec le prince de Prusse, qui a trouvé dans la bourse de ce Scythe sauvage des secours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-temps. Le duc de Courlande est parti bientôt après la menace de St. Pétersbourg, avec sa femme qui est grosse, dit-on, pour les eaux de Pyrmont. Les apparences, sont, qu'au retour il ira à Mitaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reste, il fait toujours des acquisitions dans les possessions Prussiennes : il vient d'acheter le comté de Sagan en Silésie, & le Roi qui étoit assez fâché de voir le prince de Lofkovits porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite très-favorablement le duc de Courlande. Outre les remises des lods & ventes, il a consenti à allodier, ou du moins à transporter aux filles ce fief qui étoit reversible à la Couronne, en cas de défaut de mâles, de sorte que le Duc, qui n'a point de fils, se trouvoit, par une étourderie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hazardeux 600, 000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le prince Potenkin est, ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa désobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit à se raccommoder avec le grand Duc.

Le nouveau ministre de Petersbourg, (M. de Romansow, fils du Feld-Maréchal), ne réussit pas ici. Les connoisseurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je sais qu'il a de vives préventions contre moi, & j'entreprendrai

de les détruire & de m'accoller de lui ; parce qu'il eſt de nature à ce qu'on puiſſe en tirer beaucoup de choſes ; mais on doit ſentir que j'aurois beſoin de quelques inſtructions, ou tout au moins d'une ſérie de queſtions qui me ſerviſſent de bouſſole pour prendre des informations véritablement uſuelles. Depuis bien des années, la politique générale eſt très-incohérente, faute de porter ſur un ſyſtême connu..... Laquelle de ces deux alliances, celle de la maiſon d'Autriche avec la France, ou la convention des deux cours Impériales doit-elle être regardée comme ſtable, ſacrée, ſubordonnée à l'autre ? La France eſt-elle réſolue de quitter ſon allure naturelle, je veux dire le ſyſtême continental pour le ſyſtême maritime ; lequel, ſage ou non, expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne?

Faute de ces données, on ne peut guere qu'errer à l'aventure ; on peut être gazettier plus ou moins inſtruit ; on ne peut pas être négociateur, car on manque de baſes. Je ſupplie qu'on ne croie pas que j'aie la préſomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raiſons qui, indépendamment de mon inſuffiſance naturelle, & du peu de moyens que me donne ma poſition, circonſcrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'eſpere qu'on ne me ſoupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai déſormais tous les courriers. C'eſt un objet de pure curioſité ; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays

où je ne penſe pas que l'on reçoive un ſeul papier public allemand, & où tant de miniſtres envoyent, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reſte, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1°. P. S. *Milord Dalrymple a reçu hier un ordre de partir, pour aller porter la jarretiere au Landgrave de Heſſe-Caſſel.*

2°. P. S. *J'ai reçu une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît eſpérer de vivre encore aſſez long-temps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de ſoi & de ſes ananas que des affaires étrangeres. On y montre (choſe ſurprenante!) quelque étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dreſde, Vienne, &c., ſans qu'on puiſſe eſpérer de le voir à Berlin. Je réponds que je ſuis reconnoiſſant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre miniſtre des affaires étrangeres; qu'il me ſemble que c'eſt tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour ſon pere; qu'au reſte, je ne ſais rien du tout à cet égard, & ſuis perſuadé ſeulement que ſi l'on réſerve la cour de Berlin pour la derniere, c'eſt par amour pour le* creſcendo. *J'ai dit la même choſe au comte de Goertz qui m'a fort queſtionné ſur cela.*

LETTRE VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

Les beaux jours ſoutiennent la vie du Roi ; mais il eſt mal. Mercredi il ſe fit promener quelques inſtants en brouette ; il s'en trouva fort incommodé, & ſouffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en reſſentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je perſiſte à croire que ſon terme eſt marqué vers le mois de ſeptembre.

Le Prince de Pruſſe ne quitte point Potsdam ; il fait la guerre à l'œil. Toujours même paſſion reſpectueuſe pour Mlle. de Voſſ (1). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec ſon frere, un valet de chambre de confiance ſuivoit de loin ſa voiture ; & ſi la belle, qui, ſelon moi, eſt fort laide, témoignoit la moindre fantaiſie, (de pain blanc, par exemple), elle trouvoit à une demie lieue delà tout ce qu'elle avoit déſiré. Elle ne s'eſt point encore rendue, cela paroît inconteſtable. Au reſte, ſon oncle ni ſes freres ne ſont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoiſes arrivent déjà, mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, ſi ce n'eſt pour les aubergiſtes ou pour les marchandes de modes.

Le Duc de Courlande a prêté au Prince de Pruſſe de quoi payer ſes dettes de Berlin ; & l'on croit qu'elles le ſont toutes, ſi ce n'eſt celles de

(1) Aujourd'hui Madame la Comteſſe d'Ingenheim.

la Princeſſe qu'on ne ſe ſoucie pas d'éteindre, de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struenſée ; il regarde le projet de la banque comme une grande & ſuperbe opération qui ne peut que réuſſir ; il demande des détails quand il en ſera temps, & promet d'y placer, & d'y faire mettre une ſomme conſidérable ; mais il faut qu'il ſoit ſeul prévenu, & que cela ſe traite uniquement entre nous.

LETTRE IX.

31 *Juillet* 1786.

. . . .
. . . .

Je penſe bien qu'en effet, dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire ; cependant ſi l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V (23 Juillet), on ne diſconviendra pas que je n'ai beſoin de renſeignemens. La politique eſt dans la criſe, je le répéte ; il eſt impoſſible qu'elle ne change pas, ſoit par la force accélérée des choſes, ſoit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le ſyſtême oriental eſt plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne ſoit tôt ou tard deſtructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain, du paſſage d'un ordre de choſes à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, eſt une de nos Colonies : ſi nous ne ſom-

mes pas décidés à l'abandonner à ſon ſort, n'eſt-il donc pas temps d'y regarder, au moins ſous ce rapport, abſtraction faite du ſyſtème général de l'Europe ! Si le Roi de Pruſſe avoit dix ans de moins, il ſauroit bien rétablir l'équilibre ; car il prendroit en Pologne autant que les autres prendroient ailleurs ; mais il meurt ; & il n'aura pas de ſucceſſeur. Quoiqu'il en ſoit, il eſt aiſé de comprendre que pour mon fait particulier, je me conſumerai en ſtériles efforts, & ſerai beaucoup moins utile avec beaucoup plus de peine, ſi je ne ſais pas ſur quelle piſte marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours ; mais il peut auſſi vivre pluſieurs mois. Je perſiſte dans mes pronoſtics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par une lettre très-formelle & fort aimable ; il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courrier. J'y ſerai huit jours tout au plus : au reſte, je me trouverai là très en meſure de ſavoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choſes.

P. S. Le Roi eſt ſenſiblement plus mal ; il a eu la fievre ces deux derniers jours ; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une exploſion des hémorroïdes pour lui redonner de la vie. La force muſculaire eſt très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Angloiſe, que l'Empereur eſt en Tranſylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

. . . .

La société maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entierement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la condition *sine quâ non.* Sur le tout, les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre division comme celle-ci & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'est répandu que ce prince s'est fait catholique à son passage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais les intrigues de la Russie ne sont-elles pour rien dans la fermentation?

Struensée répéte qu'en cas de banque, il est tout prêt, lui, ses amis; c'est-à-dire, les plus gros capitalistes d'ici, & probablement sous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il feroit important que je pusse lui donner souvent des bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même, & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les fonds anglois; il faut le détourner de là, & il y est porté; car il sent & dit que la chance des fonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.

LETTRE X.

2 *Août* 1786, *écrite avant mon départ pour Rheinsberg.*

. . . .
. . . .

Le Roi eſt ſenſiblement mieux, du moins du côté de la ſouffrance, quand il ne ſe remue pas. Il a laiſſé là même l'uſage du *taraxicum*, (vulgairement piſſent-lit), la ſeule choſe que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conſéquent en a déſeſpéré. Il prend tout ſimplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge aſſez copieuſement. L'appétit eſt très-bon, & l'on ne garde aucune meſure à cet égard. Les choſes les plus mal-ſaines ſont de choix favori. Une indigeſtion ſurvient-elle? (ce qui arrive fréquemment) il double la doſe de ſon appéritif.

Freſe (ſon médecin de Potsdam) eſt toujours à-peu près diſgracié, pour avoir oſé articuler le mot hydropiſie, ſur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant ſa conſcience) du nom & du caractere de la maladie. Le Roi eſt extrêmement frilleux, ſans ceſſe enveloppé de peliſſes, & couvert de lits de plume. Il n'eſt pas entré dans ſon lit, depuis plus de ſix ſemaines. Il dort conſtamment d'un fauteuil à l'autre, aſſez long-temps, & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente; le ſcrotum eſt même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas ſe perſuader, ou

avoir l'air de croire que ce ſoit autre choſe que l'enflure de la convaleſcence, & le réſultat d'une grande foibleſſe.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récentes. Ce qui paroît ſûr, c'eſt qu'on ne veut pas mourir; & des gens bien inſtruits penſent qu'auſſi-tôt que l'on ſe croira vraiment hydropique & à l'extrêmité, on ſe ſoumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus déciſifs, plutôt que de ſe réſigner à s'endormir au ſein de ſes peres: on vouloit même, il y a déjà quelque temps, des inciſions dans les hanches & dans les cuiſſes; mais le médecin n'a pas oſé les riſquer. Au reſte, la tête eſt parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.

LETTRE XI.

8 *Août* 1786.

LE Roi eſt extraordinairement mal; quelques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4, il s'eſt déclaré éréſipelle avec des cloches ſur la jambe; cela annonce ouverture & bientôt gangrene; il y a maintenant ſuffocation & puanteur infecte, & la moindre fievre doit finir le drame.

LETTRE

LETTRE XII.

22 août 1786.

LE Roi paroît beaucoup mieux ; l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure & soulagement, mais affoiblissement & appétit excessif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne sauroit être long ; préparez-vous donc à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

LETTRE XIII.

15 août 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin ; je ne présenterai aujourd'hui que des résultats.

Le prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il fera ou ne fera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jetté ou-

vertement dans le ſyſtême Anglois; mais quoique les flatteries de Ewart (1) & ſes menées ſecrettes aient prodigieuſement mis à profit les longs mépris de la Légation Françoiſe pour ce Miniſtre, je le crois principalement jetté du côté de l'Angleterre, parce que le prince Henri, ſon ennemi implacable, eſt le protecteur avoué & fanatique du ſyſtême François, & qu'ainſi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indiſpenſablement néceſſaire que dans l'autre parti en faveur duquel il ſe revêt de la peau Stathoudérienne.

En conſéquence, & perſuadé comme je le ſuis, que le prince Henri n'a pas aſſez de crédit auprès du ſucceſſeur, las du deſpotiſme avunculaire pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche ſon ennemi par ſa jactance, ſes petiteſſes, le fidele portrait de ſes entours, la jalouſie qu'il ſaura inſpirer au nouveau Roi du rôle de faiſeur que jouera & voudra jouer le prince Henri, s'il eſt quelque choſe; convaincu d'un autre côté qu'il eſt utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le ſyſtême anglois; tous mes efforts ont tendu à engager le prince Henri, auquel il ne manque que du caractere à diſſimuler avec Hertzberg, à ſe laiſſer raccommoder avec lui, à mettre ainſi ſon neveu à ſon aiſe, ce qu'il peut avec d'autant plus de ſécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fauſſe route, il ſera plus aiſé de l'écraſer, quand on l'aura admis pour collegue.

---

(1) Alors ſécrétaire de légation, aujourd'hui Miniſtre d'Angleterre à Berlin.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader, parce que le baron de Knyphausen, beau-frere de Hertzberg, & son ennemi irréconciliable pour des discussions d'intérêt, a toute la confiance politique du prince, & doit l'avoir, car c'est un homme fort habile, & peut-être le seul habile de la Prusse; mais comme il touche à une paralysie absolue, comme il baisse au moral & tombe au physique, comme le prince lui-même s'en apperçoit, j'ai pu venir à bout, en appuyant sur toutes ces circonstances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le Baron de Knyphausen & de regrets sur sa situation, de décider le prince Henri, & j'ai personnellement la commission de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après demain à Potsdam.

Sur le tout que puis-je pronostiquer? Rien que foiblesse & incohérence. Il paroit constant que les petites intrigues, les beaux arts, les bleus, les subalternes, la garderobe, & sur-tout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations sans nombre à cet égard, dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au besoin. A-t-il un systême? Je ne le crois pas. De l'esprit? j'en doute. Du caractere? je n'en sais rien, & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'assurer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphausen, tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans le systême Anglois, Fréderic-Guillaume sera, dans quinze ans, marquis de Brandebourg; il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiérogliphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu la lettre)

Le prince des Asturies est tout Anglois; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout à l'heure été enfermé huit jours à Potsdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes Françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez en outre que Boden est un vil finasseur, qui peut vouloir tromper le Prince Henri, au service duquel il a été, avec lequel il s'est brouillé & raccommodé, Dieu sait comment ! notez encore que le prince de Salm Kirbourg a été aussi à peu-près dans le même tems caché, huit jours à Potsdam. Quelle incohérence ! Le prince Henri recommande, qu'on ménage Boden qui est retourné à Paris : il voudroit aussi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talens sur-tout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat; qui parût plutôt disposée à accorder des faveurs, qu'à montrer des besoins, &c. &c.; des échantillons d'élégance; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins, du moins ceux que je montrerai, doivent porter qu'on dit du bien de lui; que le Roi en a dit, qu'il a dit sur-tout : celui-là sera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des succès du prince Henri en France (ici je conseille sobriété, car je crois que le prince Henri en a trop parlé, & s'est sur-tout trop donné l'air de divination sur le nouveau regne; on ne veut pas être prédit); au reste, on s'assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé, il feroit le plus

fidele & le plus fervent des alliés (le prince Henri en jure son honneur & sa tète, & en effet le prince de Prusse n'a encore manqué de sa vie à sa parole.) On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'est ni possible ni juste d'exiger davantage; car enfin on se méfie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous sentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cause de la France, qu'on n'ait aussi fait valoir celle de la Prusse : on a prétendu me montrer, la carte à la main, soit par les détails militaires, soit par les détails politiques, que l'alliance de la Prusse vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche; je ferai, si l'on veut, un mémoire sur les bases qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant sur la garantie de la paix de Westphalie, traité connu de toutes les cours, & avec ce seul article secret qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on se contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant rester telle jusqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le systême Autrichien, & l'on se contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de subsides. Peut-être même subsidieroit-on Brunswick & la Hesse. On se plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favorisé la confédération Germanique; car enfin ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une assiette ?

que la Prusse ait une frontiere? Eh! quel autre moyen que la sécuralisation interdite par cette confédération? Comment arranger cette Saxe autrement que par la Westphalie & Liege? (cette derniere phrase m'a paru très-remarquable.)

. . . . . . Je ne jette & puis jetter que les masses aujourd'hui. Encore une fois, ce Prince est, il sera, & mourra François. Influera-t-il? Je l'ignore. Il tapisse trop en dehors, & le duc de Brunswick est tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique celui-ci ne l'aime pas. Au reste, on m'a donné des moyens secrets de correspondance, de perquisition, de succès; & l'on ne peut pas avoir plus lié cause commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes services de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c, &c.

J'oubliois un fait curieux. Le prince de Prusse a écrit à Boden auparavant son voyage à Berlin, pour savoir ce qu'on pensoit de lui à Paris: *que vous serez foible, inappliqué & gouverné*, a répondu en substance Boden. Le prince, en lisant sa lettre, a frappé du pied, & dit: *F......, j'ai souffert seul, mais je régnerai seul.*

P. S. *Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du scrotum s'est dissipée; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il est probable qu'une fievre se manifeste tous les soirs, quoique l'on tâche de se faire illusion à cet égard. L'appétit est si extraordinaire, qu'on mange la plupart du tems de dix à douze plats tous des plus recherchés. Pour déjeûner & souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre: si l'on se sent oppressé de trop de*

nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose d'anima rhei. *On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds sur tout ceci, & le résultat très-constant est que nous sommes à la derniere scène plus ou moins filée.*

LETTRE XIV.

17 *Août* 1786.

L'ÉVÉNEMENT est consommé : Fréderic-Guillaume regne, & l'un des plus grands caracteres qui aient occupé le trône, est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement, & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi, dès huit heures du matin, que l'on étoit aussi mal que possible ; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi, au lieu de le donner à onze heures comme il est d'usage ; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin ; que cependant les dépêches avoient été nettes & précises ; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour là, & notamment un homard. Je savois en outre que l'excessive mal-propreté qui régnoit dans la chambre du malade & sur lui, par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer, paroissoit avoir

excité une fievre d'une eſpece putride ; que d'ailleurs l'aſſoupiſſement de ce jour mercredi étoit à peu près léthargique ; que tout annonçoit une apoplexie hydropique, une diſſolution de cerveau, & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la ſcène. A une heure après midi, je me promenois à cheval ſur le chemin de Potsdam, pouſſé par je ne ſais quel preſſentiment, & auſſi pour reconnoître les ſinuoſités de la riviere qui eſt ſur la droite, lorſqu'un palfrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Selle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui partit dans la minute. Je ſus bientôt que le palfrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité ! Il étoit ſûr que les portes de la ville ſeroient fermées : il étoit même poſſible que les ponts de l'iſle de Potsdam fuſſent levés auſſi-tôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être auſſi longtemps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la premiere ſuppoſition, comment faire partir un courrier? Nul moyen d'eſcalader les remparts ou les paliſſades, ſans s'expoſer à une affaire ; les ſentinelles faiſant une chaîne de quarante en quarante pas derriere la paliſſade, de ſoixante en ſoixante derriere la muraille, que faire? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne diſpoſant que de mes moyens perſonnels, m'expoſerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà ſue. Huit jours plus tôt, ou plus tard valoient-ils même, dans un événement ſi prévu, la dépenſe d'un courrier ? Si j'euſſe été miniſtre, la certitude des ſymptômes mortels m'auroient décidé à expédier avant la mort ; car que

fait de plus le mot *mort* ? Dans ma position le devois-je? Quoiqu'il en fut, le plus important étoit de servir, & non pas de paroître avoir servi.... Je cours chez le ministre de France; il n'y étoit pas; il dînoit à Charlottenbourg; nul moyen de le joindre à Berlin; je me fais habiller; je pars pour Schoenhausen, & j'entre en même tems que notre Ministre chez la Reine; il ne savoit point les détails, & n'imaginoit point que le Roi fût si mal; pas un ministre ne le croyoit; la Reine ne s'en doutoit pas; elle ne me parla que de mon habit, de Rheinsberg, & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princesse Royale. Milord Dalrymple, avec qui je suis trop lié pour qu'il me fût possible de lui dissimuler mon opinion, m'assura que j'étois trompé. Cela peut être, répondis-je; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit, *& qu'il devoit croire les AGIOTEURS aussi bien instruits que les DIPLOMATIES.* (1) Je ne sais s'il me crut; mais il ne se laissa point engager au jeu non plus que moi, & partit assez à temps pour donner la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raisons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je? J'envoie sur un cheval vif & vigoureux un homme sûr, à quatre milles de Berlin, dans une ferme, du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons, dont le retour avoit été essayé; en sorte qu'à moins que les ponts de l'isle de Potsdam ne

---

(1) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

fussent levés, j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi, car je trouvois que la nouvelle tardoit beaucoup, je fais partir par la journaliere M. de N..., avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme; la levée des ponts lui en disoit assez; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin: il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste Prussienne: ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre; leur route étoit tracée.

M. de N... sortoit à six heures & demie du matin avec la journaliere, lorsque le général Goertz, aide-de camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié: *de par le Roi, baissez la herse*: & M. de N... a rebroussé. Cinq minutes après j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés); & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France; il dormoit; je lui ai écrit aussitôt, que je connoissois une occasion sûre pour peu qu'il eut quelque chose à envoyer: il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, si, ce qui cependant me paroît impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courrier) (1): „ le comte d'Est... a l'honneur de faire ses remerciemens à M.....; il ne profitera pas de ses offres obligeantes. „ Alors j'ai réfléchi, ou qu'il avoit envoyé un courrier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par

(1) C'est par la Gazette de Leyde que M. de Vergennes apprit la nouvelle.

conséquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier, sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai su en outre que l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues; or il seroit inconcevable que M. de V... ne sût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie; il ne le seroit pas moins que l'aide-de-camp Vittinkoff, qui a porté la nouvelle à la Duchesse douairiere de Brunswick ne l'ébruitât pas, de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches pour jetter cent louis par la fenêtre; j'ai renoncé à toutes mes belles avances, qui m'avoient coûté quelque méditation, quelque activité, quelques louis, & j'ai lâché mes pigeons avec des REVENEZ. Ai-je bien fait? Ai-je mal fait? je l'ignore; mais je n'avois pas mission expresse, & l'on sait quelquefois mauvais gré de la surérogation. Au reste, j'ai cru devoir vous mander ces détails, 1°. parce qu'ils peuvent servir au besoin par-tout, (notez que plusieurs lots ont été gagnés ainsi), 2°. pour vous démontrer que ce n'est ni de zéle ni d'activité, mais d'effronterie, que j'ai manqué.

Le nouveau Roi est resté tout le jeudi à Sans-Souci, dans l'appartement du général Moellendorf; son premier acte de souveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les secretaires du feu Roi; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné

de son fils aîné. Le jeudi a offert un spectacle digne d'observation. . . . . ont mouillés quelques yeux, même de ministres étrangers, car ils y étoient tous (au serment des troupes) le nôtre excepté !

Cette cérémonie est imposante; elle le seroit davantage, si le serment que répétent mot à mot les soldats n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire, ces grouppes de soldats qui, depuis ce matin, inondoient les rues, cette précipitation du serment légionnaire annoncent trop exclusivement, selon moi, la force militaire : cela semble dire : JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE ME CONFIE A MON ARMÉE, PARCE QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN ROYAUME...... Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau régne.

LETTRE XV.

18 *Août* 1786.

LE prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépèché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après midi. Aussitôt qu'il a fait nuit,

ſon aide-de-camp eſt venu me chercher ; & tout ce qui va ſuivre eſt le précis de la relation du Prince. Il a eu une converſation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en eſt pas plus avancé, dans la connoiſſance de ce que ſera lui, prince Henri. Le Roi a été très-ſimple avec ſa famille, très-attendri avec le prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reſte, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour ſon favori Tauenſien (capitaine & aide-de-camp de ſon Alteſſe royale).

Réſolu au ſyſtême françois, mais voulant voir venir...... pourquoi?..... la dignité, la prudence, les vifs mécontentemens de la Hollande.... Etes-vous frere ou Roi? Comme frere, intéreſſez-vous. Comme Roi ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reſte, votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit auſſi François que moi : je vous le démontrerai par ſes lettres.... Oh! a répondu le Roi : j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte ſur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le ſyſtême anglois..... Dieu m'en préſerve. (C'eſt Hertzberg qui chauffe pour la Hollande ; & ſous ce maſque, le bout de l'oreille angloiſe paſſe) La Ruſſie.... A peine y a-t-on penſé..

Tout ce jour s'eſt écoulé en charlataniſme bien entendu. Le Roi s'eſt montré à cheval avec ſon fils ainé ; il a parlé aux généraux avec toutes ſortes de careſſes..... „ Si vous ſerviez

moins bien que vous n'avez fait, c'eſt moi qui ſerois puni d'être obligé de punir. „ Un peu plus ſérieuſement aux miniſtres, avec leſquels pourtant il a dîné. Sévérement aux ſécretaires.... „ Je ſais que vous avez commis beaucoup d'indiſcrétions. Je vous conſeille de changer de maniere. „

Juſqu'ici Hertzberg a la grande main : (le Roi n'a pas prononcé ſon nom au prince Henri, ni le prince à lui) ; cependant le Roi a embraſſé tendrement le comte Fincheſtein (grand chevalier des François, & le ſeul homme après Knyphauſen, à qui le prince Henri ſe fie ; volontairement du moins)..... Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens ſervices que vous avez ſi infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour..... „ Il eſt à noter que le comte Finch eſt l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, mademoiſelle de Voſſ.

Le teſtament ſera ouvert demain devant les intéreſſés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, ſauf un article que, dit-il, il ſoumet à ſes oncles, pour décider de la néceſſité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri eſt deux cents mille écus & une belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres ſont très-bien traités auſſi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occaſion naturelle de reſter ; l'enterrement qui ſe fait à Potsdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira delà en Pruſſe & en Siléſie, pour recevoir les hommages. C'eſt

un vieil ufage de la Monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ ; mais il eft réfolu d'attendre jufqu'au bout, afin, s'il eft poffible, de laiffer le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi : „ je foupçonne qu'il eft chargé de m'obferver ; probablement fon amour pour l'Empereur ne l'expofera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorfqu'il n'y en aura pas à en dire „.

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & fur-tout les rites du gouvernement, ne reftent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Eft.... eft beaucoup trop froid, trop pincé, trop miniftre pour le nouveau Roi. Il fupplie qu'on ne marchande pas long-temps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas fu, que le duc de Brunfwick eft mandé. Le miniftre Schulembourg eft dans la crife. Le prince Henri, qui l'a fi long-temps abhorré & décrié, eft réfolu de le foutenir. Ce miniftre n'eft revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struenfée, un mémoire Apologétique très-adroit, très-fophiftique, & où il met fur le compte du feu Roi l'ordre des chofes auquel il propofe de remédier. Il fe déchaîne contre les monopoles, lui qui eft à la tête de tous les monopoles ; mais il s'efforce de prouver qu'ils (& fur-tout celui de la fociété maritime) ne peuvent pas être brufquement détruits.

LETTRE XVI.

22 *Août* 1786.

LE prince Henri eſt ſingulierement content du nouveau Roi, qui paſſa avant hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez ſon oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que ſon neveu lui marque toute ſorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il aſſure que Hertzberg eſt prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en ſont expliqués, dit le Prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'eſprit conciliateur du Roi, la bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même ſans mauvaiſe foi, & montrent plutôt que ſon cœur eſt ſenſible, qu'ils n'annoncent que ſon caractere eſt fort.

Le prince Henri aſſure que le nouveau Roi eſt entierement à la France. Il demande en grace que l'on ne faſſe pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geyſau à Londres pour complimenter: ce n'eſt, dit-il, que comme famille; on a d'ailleurs trompé le Roi: on lui a dit que la Cour de St. James avoit envoyé complimenter à la mort du Roi Georges, ce qui n'eſt pas vrai. C'eſt, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'eſt pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne

ne le feroit pas. (c'eſt toujours le prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Pétersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire ; preſque auſſi parent que le Roi d'Angleterre. ---- A Petersbourg, auſſi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes ſi ameres, que le comte Finchestein, tout modéré qu'il eſt, lui a demandé s'il avoit donc ordre de ſa Cour de lui parler ainſi.) Mais, choſe aſſez ſinguliere ! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Prodewils (frere de celui qui eſt à Vienne), pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux ſyſtême auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître reſter fidele ; car le Roi de Suede étoit un objet d'averſion pour le feu roi, & il ne l'eſt pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (eſpece de favori de l'intérieur), eſt allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le miniſtre des affaires étrangeres écrivit, & bientôt, que la cour de France eſpere que le nouveau Roi conſolidera l'amitié commencée par ſon prédéceſſeur, donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les miniſtres Pruſſiens auſſi bien intentionnés pour la France que le Roi lui-même. (Je ne ſuis pas du tout de cet avis ; car c'eſt ſignaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre Cabinet : ſi ce miniſtre eſt à détruire, il ne le faut eſſayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi) ; & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaiſon plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre oſtenſible & très-

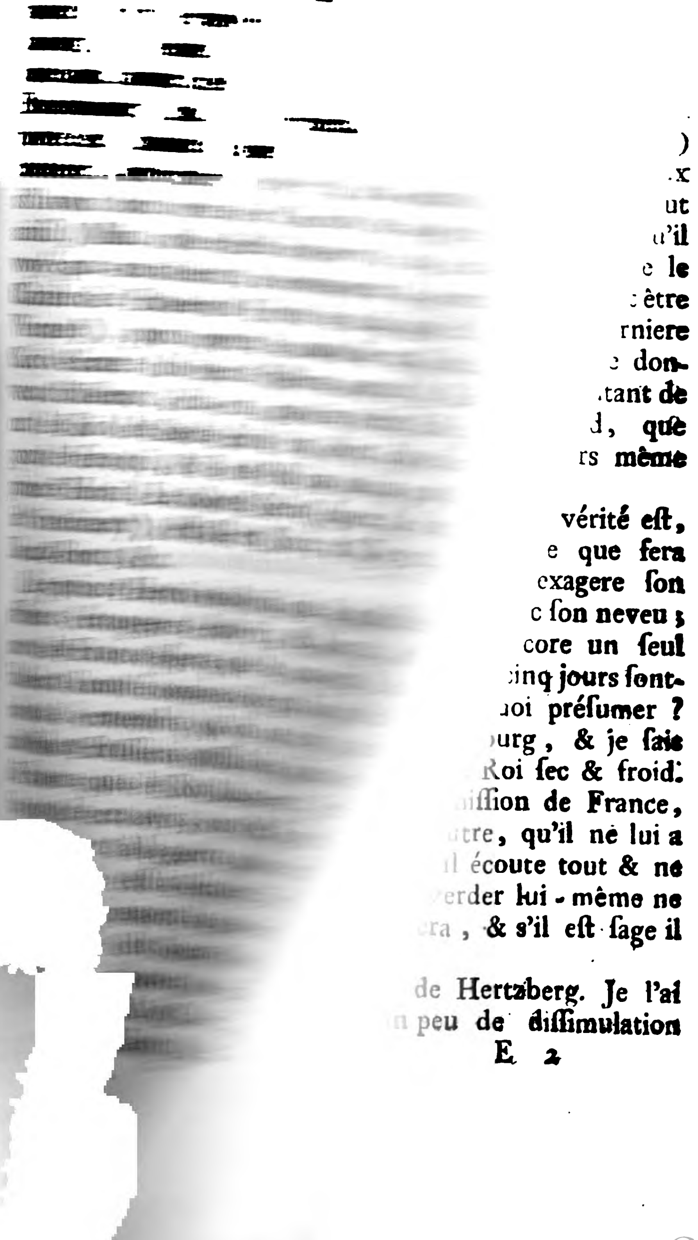
LETTRE XVI.

22 *Août* 1786.

Le prince Henri est singulierement content du nouveau Roi, qui passa avant hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez *son* oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que son neveu lui marque *toute* sorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il assure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le *Prince*; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'esprit conciliateur du Roi, la bonté *naturelle*, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent plutôt que son cœur est sensible, qu'ils n'annoncent que son caractere est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi [illegible] entierement à la France. Il demande en gr[illegible] que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on n[illegible] voyé le colonel ou major Geysau à Lo[illegible] pour complimen[illegible]r : ce n'est, dit-il, que c[illegible] famille ; on [illegible]leurs trompé le Roi : on dit que la [illegible] St. James avoit envoy[illegible] [illegible]rt du Roi Georges, ce [illegible] plimente[illegible], ajoute-t-on, un tour d[illegible] pas vr[illegible] prince Henri n'est pa[illegible] Herr[illegible] l'empêcher. Si cela étoit [illegible] ter[illegible]

[redacted]



)
x
ut
u'il
e le
être
rniere
don-
tant de
d, que
rs même

vérité eſt,
e que fera
exagere ſon
c ſon neveu ;
core un ſeul
cinq jours ſont-
oi préſumer ?
urg, & je ſais
Roi ſec & froid.
iſſion de France,
tre, qu'il ne lui a
il écoute tout & ne
erder lui-même ne
ra, & s'il eſt ſage il

de Hertzberg. Je l'ai
peu de diſſimulation

E 2

aimable, mais qu'une occasion sûre devroit apporter : il voudroit que l'on recommandât à M. d'Est..., de se dérider ; il voudroit sur-tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on se fit valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé, & doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un second testament, qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille, mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article ; la date de ce testament est de 1769 ; il est fastueux, écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait, sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs ---- La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. ---- Le prince Henri deux cents mille écus, une fois payés, un gros diamant verd, un lustre de cristal de roche, estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux de vin de Hongrie.) ---- Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie. ---- La princesse Ferdinand dix mille écus annuels ; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la seule princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte. ---- La princesse Henri six mille écus annuels. ------ La douairiere de Brunswick dix mille écus annuels. ---- La princesse Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaisselle particuliere du feu Roi. ---- La princesse de Wurtem-

berg vingt mille écus une fois payés. ---- Le duc de Wurtemberg une bague. ---- Le Landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés. ---- Le prince Frédéric de Brunswick idem. ---- Le duc régnant de Brunswick idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a montés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus, &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le seul article qu'il n'ait pas passé, est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps; il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la derniere marque de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne sais si l'on aura autant de respect pour le testament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir, lors même qu'ils ne seroient pas contradictoires.

Quant à la situation de cour, la vérité est, je crois, qu'on ignore absolument ce que fera le Roi, & que le prince Henri s'exagere son ascendant; il bavarde beaucoup avec son neveu; mais en résultat il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés il est vrai; mais pourquoi présumer? Il soutient le ministre Schulembourg, & je sais que Schulembourg a trouvé le Roi sec & froid. Il y avoit un choix pour la mission de France, & je sais que le Roi en a un autre, qu'il ne lui a pas même caché. D'ailleurs il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne sait peut-être pas ce qu'il fera, & s'il est sage il ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. de Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de dissimulation

près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est très-marqué ou plutôt indécent, d'après sa promotion à l'Aigle noir. J'ai voulu lui insinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cependant pour le prince Henri un mémoire apologétique sur ses discussions personnelles avec le Baron Knyphausen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg sont très-trompés ; & peut-être ils le sont tous deux : toujours est-il, que Hertzberg soupe presque tous les soirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens instruits est que ce ministre & le général Moellendorf seront chargés de l'éducation du prince de Prusse.

Le marquis de Lucchesini a conservé sa place auprès du nouveau Roi ; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement ; c'est le secrétaire du prince Henri, qui, dit-on, fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle !

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire : il m'en a seulement accusé la réception, en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendroit de moi, lui feroit toujours plaisir, & que les choses obligeantes qui lui arriveroient, ne lui paroitroient jamais plus flatteuses que de ma part.

. . . .

P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures ; ainsi point de changemens probables d'ici à quelque tems. Le comte d'Arnim

Boyzembourg, mandé par le Roi, eſt venu en toute diligence, & a paſſé la ſoirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour ; cependant il pourroit être queſtion de la miſſion de France ; plus probablement de la place de grand maréchal, ou du miniſtere du Landſchafft, eſpece de préſident des Etats, qui influe ſur la réparation de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

LETTRE XVII.

26 Août 1786.

JE crains que mes prophéties ne ſe vérifient. Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec ſon neveu. Un article du teſtament de l'aïeul du Roi a diſpoſé la ſucceſſion de certains bailliages, de maniere à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonſtances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévu le teſtateur, les miniſtres, c'eſt-à-dire Hertzberg, ont prétendu que la ſubſtitution n'avoit plus lieu ; & le Roi, en éludant l'exécution du legs, a propoſé à ſon oncle de faire juger la queſtion de droit en Allemagne, en France ou en Italie. Le prince lui a écrit une lettre ingénieuſe & noble, mais où il indique

l'ennemi. Le Roi a redoublé de careſſes extérieures pour ſon oncle, & ſoumis le procès aux trois miniſtres de juſtice qu'a nommé le Prince ; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince ; & cela montre, ce me ſemble, qu'il n'eſt pas parfaitement ſûr de ſon fait. Je n'ai jamais pu engager le Prince à s'y prêter ; tantôt bouffi, tantôt agité, il ne ſait commander ni à ſon viſage, ni à ſes premiers mouvemens ; il eſt faux, & ne ſait pas être diſſimulé ; doué d'idées, d'eſprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens : petits conſeils : petites paſſions : petites vues : tout eſt petit dans l'ame de cet homme : tandis qu'il y a du gigantesque, & nulle méthode dans ſon eſprit ; haut comme un parvenu ; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la conſidération, il ne peut ni mener, ni être mené. C'eſt un de ces exemples trop fréquens qu'un petit caractere peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus, c'eſt de paſſer pour être gouverné : ſous ce rapport, le prince Henri eſt de tous les hommes celui qui lui convient le moins ; car je crois qu'il conſentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il paſſât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général eſt remis ſur le pied où il étoit ſous Frédéric-Guillaume premier. C'eſt une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire, il avoit réſulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus

trompé. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie, il suivoit que les ministres étoient maîtres absolus dans leurs départemens. Maintenant ils seront obligés de tout conclure en comité; chacun aura besoin de l'aveu, de la sanction de tous les autres. C'est en un mot une espece de conseil. Cela sans doute a ses inconvéniens, mais où n'y en a-t-il pas?

L'arrêt de suppression de lotto est signé, à ce qu'on assure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays; mais le Roi laisse sortir le dernier tirage, & cela est mal adroit; il auroit fallu qu'il n'y en eût point sous son regne. Au reste, ceci n'est peut-être qu'un bruit populaire.

Le duc de Brunswick est arrivé cette nuit. M. de Ardenberg - Reventlau, homme de mérite, & son ministre favori, comme M. de Feronce est le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc est entré chez le Roi qui se leve à quatre heures; à six heures & demi il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il se pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre, qui au reste ne tapisseroit pas en dehors & une fois arrivé seroit tenace. Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé; il est, dit-on, fort antérieur à l'autre, & remonte à 1755.

Le Landgrave de Cassel vient, à ce qu'on assure; le duc de Weymar aussi; celui des Deux-Ponts encore, & même le duc d'Yorck: je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi, se portant caution du Stathouder, nous devons être tranquilles sur la Hollande ; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fît mettre dans un bulletin, que M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette derniere imputation en effet est le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincerement reconcilié ; or il vaut mieux, dit le baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au reste trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable ; mais, encore une fois, si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne, finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande, qui aussi bien ne sont que des tracasseries bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire, & non à ceux qui ont leur fortune faite.

LETTRE XVIII.

29 *Août* 1786.

Le pronoſtic devient tous les jours plus difficile à tirer; & ce n'eſt que du temps que l'on peut en attendre un raiſonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ſes habitudes; c'eſt le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schœnhauſen; il n'a pas même regardé mademoiſelle de Voſſ; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie, pas touché une gorge de femme depuis qu'il eſt ſur le trône. Un confident de foibleſſes lui a propoſé d'aller à Charlottenbourg, il a dit *non*; *toutes mes anciennes allures ſont là.* Il ſe couche avant dix heures du ſoir, & il eſt levé à quatre : il travaille prodigieuſement, & certainement avec quelque difficulté ! S'il perſévere, il ſera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & ce feroit alors ſans doute qu'il a un grand caractere qui nous déjouera tous; mais dans cette ſuppoſition là même, qui eſt ſi loin d'être probable, combien peu d'eſprit & de moyens ! Il faut que cela ſoit bien fort, puiſque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cauſe de ſon eſprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent miſes quatre fois de ſuite en colonne, & finirent par parader; cela dura trois heures, & cela ſous les yeux d'un connoiſſeur tel que le duc de Brunſwick.... Tout le monde

étoit mécontent; hier il fut mal au premier jour de cour; il oublia quelques-uns des ministres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtés, embarrassés, mal arrangés; cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta aussitôt pour aller à l'église, car il ne manque point à l'église, & déjà le zele religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire sortent de toutes parts.

Le prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal; il ne cesse de lui parler affaires, & fait mal. Le Roi va seul chez le duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, on l'y rencontre. Le Duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entende, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti Anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer par des gaucheries, si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites séveres de l'étiquette Allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or je saurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secretaires, & l'intempérance de langue du prince

Henri ; mais il n'y a que deux moyens d'influer ; c'eſt en donnant, ou plutôt en faiſant naître des idées au maître, ou à ſes miniſtres. Au maître? Comment, dès qu'on ne l'aborde pas? Aux miniſtres? Il n'eſt ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires ; quand on n'eſt pas accrédité, & les diſcuſſions de hazard ſont courtes, vagues, & tronquées. Si l'on me croit propre à quelque choſe, on doit m'envoyer en lieu où je ſois accrédité ; autrement j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Goertz va en Hollande ; je ne ſais ſi c'eſt pour relever Thulemeier, ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le ſuit. C'eſt un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Goertz n'eſt point un homme ſans habileté : envoyé en Ruſſie avec toutes ſortes de déſavantages, il eſt parvenu à bien connoître le pays ; il eſt froid, ſec, diſgracieux, mais fin, maître de lui, quoique violent & bon obſervateur. Certainement au reſte il eſt du parti Anglois : féal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-fait contre nature, ne ſauroit durer longtems. J'avoue que je le penſe comme lui, ſurtout ſi nous abuſons de nos avantages.

Il y a un nouveau miniſtre de déſigné *in petto* pour la France ; je n'ai pas pu découvrir encore qui c'eſt ; mais Hertzberg ſoutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulenbourg baiſſe tous les jours. Déjà l'on a entamé à la ſociété maritime ſon monopole du caffé : ce n'eſt pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres peſant de cette fève pour les diverſes provinces de la monarchie Pruſſienne,

ſur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'uſage du café, tous les jours plus univerſel en Allemagne, fait tomber ſucceſſivement & beaucoup celui de la bierre. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les ſucres; mais ce n'eſt pas trop la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes perſonnelles du nouveau Roi; c'eſt le miniſtre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'aſſez grandes détractions; mais elles doivent n'être pas injuſtes, car on ne crie point à cet égard. Au reſte, Frédéric II, outre le tréſor, a laiſſé des épargnes conſidérables, que les dettes perſonnelles de Frédéric-Guillaume abſorberont à peine; il réformera ſon opéra italien, dit-on; tout le monde croit qu'il en aura un François: cela, certainement, ne ſeroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du ſcrutin eſt rendue à l'académie, & les Allemands y ſeront déſormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un aſſez grand reſſort pour Hertzberg, qui ſera curateur de nom, & préſident de fait. Or la préſidence de l'académie eſt ſi bien un miniſtere, que Frédéric l'avoit pris pour ſon compte depuis l'inquiet & moroſe Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour: „ vous „ me devez un compliment"; lequel? „ — Je ſuis „ curateur de l'académie, & j'y ſuis plus ſenſi- „ ble, je m'en trouve plus honoré que du cor- „ don". (Quarante perſonnes nous écoutoient.) — Aſſurément, lui ai-je répondu, „ ſi c'eſt le mi- „ niſtere de l'inſtruction, c'eſt le premier de tous".

Le Roi ne se ruine pas en dons. Il n'a encore conféré, au-delà des prébendes qui ne lui coûtent rien, qu'une pension de trois cens écus (au général Levald).... J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cens écus au poëte Rammler : il y auroit peut-être plus de délicatesse à ne pas commencer par les trompettes.

LETTRE XIX.

2 Septembre 1786.

TOUT confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec son neveu ; l'oncle ne s'en console pas, & pense à faire retraite à Rheinsberg : il retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Silésie ; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y en avoir. Il en est cependant, outre celui que j'ai mandé, un autre très-marqué ; c'est une commission pour examiner la régie, ce qu'il faut en faire disparoître, ce qu'il faut en conserver, les droits que l'on peut relâcher, sur-tout en fait d'accises.

M. de Werder, ministre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de Schulenbourg qui l'a mis en place, beau-pere du secretaire de la légation Angloise, ou peut-être de sa femme, est à la tête de cette commission : les autres membres sont des choix ridicules : mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que

la pension de huit cens écus faite au poëte Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie, l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacemens, avant de faire pressentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec messieurs de Hertzberg; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département)! Goltz, surnommé le Tartare; Boulet, ingénieur François; le général de Goertz, Gaudi, & Bishopswerder.

Ce Goltz le Tartare est celui qui, dans la derniere campagne de la guerre de sept ans, ameuta cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diversion en faveur du Roi de Prusse, & déjà étoient à Bender, lorsque la paix se conclut. Avec tout cela, ce Goltz est peu de chose, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & singulier succès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui savoit la langue, connoissoit le pays, & il servit à souhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp est à Warsovie oublié, & cela est fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéresser,

Boulet est un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il fait sur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Goertz est le frere de celui qui va en Hollande, & ne le vaut pas; c'est un homme

fin, astucieux, & dont la foi est très-soupçonnée.

Gaudi est le frere du célebre général de ce nom; peu connu jusqu'ici comme ministre du département de Prusse; mais homme capable, instruit, ferme, décidé, & incontestablement le plus fait pour influer dans l'intérieur depuis la reconstruction du grand directoire.

Vous savez qui est Bishopswerder; il vient d'être fait lieutenant-colonel, aussi bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Prusse, lesquels de ses neuf départemens lui seroient ôtés. Lui & sa femme sont les seules familles de ministres non invitées à la cour. Toutes les probabilités, sont, que Schulembourg demandera son congé, si ses collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner; mais Struensée restera probablement; & alors il se propose de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous; sur-tout si le Roi lui donne, comme il est apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à-peu-près seize millions de notre monnoie) qu'il destine à des opérations de finance antérieures. Struensée est le seul qui les entende, & ceci n'est pas à négliger, comme on l'a fait jusqu'ici, au point même de me mettre dans l'impossibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix; mais si, par malheur, les nouvelles qui se disent à l'oreille, de la plus mauvaise santé de l'Electeur de Baviere s'aggravoient, comptez sur la guerre, car elle me paroît inévitable. Est-il bien tems de vivre au jour le jour, comme nous faisons, quand chaque mois (sa mort peut arriver

même avec probabilité tous ses mois) menacé de jetter l'Europe dans une inextricable confusion?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stathouder, dit hautement qu'il est impossible que les affaires de la Hollande s'accommodent sans effusion de sang; & sur cela Hertzberg spécule à perte de vue; mais le secret est fort bien gardé par les entours du Roi.

LETTRE XX.

*A M. le Duc de **.*

2 *Septembre* 1786.

Par quelle fatalité, Monsieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui, & sur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques semaines plus tôt? On ne saura jamais peut-être combien la proposition qui termine cette lettre, laquelle faite, dans d'autres circonstances que les derniers jours de la vie du Roi, eut été acceptée courrier par courrier, pouvoit être importante. On ne saura jamais ce que, présentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étoffe peut être, mais qui est reconnoissant, & qui est plus certainement un honnête homme qu'il ne sera un grand Roi; de sorte que c'est plus à son cœur qu'à son esprit qu'il faut parler, & sur-tout qu'il le falloit dans un tems où il étoit tout autrement accessible qu'au-

qu'aujourd'hui, que le voilà palissadé par système & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez? Comment le cabinet de Versailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir, & de petites sommes encore? Comment a-t-on laissé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes? Que les vues mesquines, & l'étroite routine, & la lourde prudence de certains personnages sont impolitiques & désastrueuses! Dans quelles mesures cela mettoit nous, & moi personnellement avec lui! Tout m'eût été possible & facile!... mais il n'y faut plus penser; il ne faut que se souvenir de cette preuve nouvelle, que vous avez toujours raison.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phases auliques; & ma dépêche d'aujourd'hui, dont notre ami commun vous lira sans doute une grande partie, est un résumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait son sort; que son petit caractere a échoué contre l'écueil de sa grande vanité dans cette circonstance si grave, comme dans tant d'autres; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de regner, une morgue repoussante, un pédantisme insupportable, le dédain de l'intrigue; tandis que sa vie n'est que petite, basse & sale intrigue; le mépris des ministres influens, tandis qu'à un seul homme près, (le baron de Knyphausen, tous les jours à la veille d'une apoplexie), il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot, vil ou frippon; qu'enfin il est impossible d'être plus loin de la faveur, & sur-tout du crédit,

& même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

Je persiste donc à croire que le duc de Brunswick, maître de lui, nullement ostentateur, & profondément habillé, sera l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans replique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous suivez, avec votre dextérité naturelle & votre irrésistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de maniere que ce soit sa chose, & que, comme vous dites si bien, par lui seul elle soit apprise à ses ministres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'insinue souvent ici, à savoir que la puissance Prussienne n'est point assez consolidée, pour que le choc de notre système combiné avec celui de l'Autriche ne la réduisit pas en poudre, n'est pas tellement irréplicable, grace à la Russie, qu'il n'y ait beaucoup de ehoses à m'objecter: & toujours resteroit-il même, dans les suppositions les plus défavorables à la Prusse, 1°. que ce seroit ouvrir une déplorable carriere à des jeux sanglans, sous un directeur aussi mal habile que l'Empereur le moins militaire des hommes; 2°. que le plus

grand ſuccès laiſſeroit, ſans contre-poids en Europe, un prince qui a des droits & des prétentions à tout; 3°. enfin, & ſur-tout que c'eſt chercher bien péniblement ce que la nature des choſes nous offre, comme le printemps fait ſuccéder des bourgeons productifs à du bois mort & ſec.

Il y a quelques fautes de chiffres, qui font que je n'ai pu ſaiſir la baſe de votre diſſentiment avec moi ſur le ſyſtême maritime; mais je connois trop l'extrême juſteſſe de votre eſprit qui ne ſe paye pas d'illuſions, pour croire que nous ſoyons très oppoſés; &, quant à moi, je n'ai jamais prétendu dire que nous ne duſſions avoir une marine capable de faire reſpecter notre commerce. Il s'agit ſeulement de déterminer juſqu'où doit s'étendre ce commerce, du moins activement protégé. Vous ſentez, tout auſſi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter ſolidement que ſur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, préciſe & diſtincte; car ils n'auroient pas auſſi beau jeu que nous à une liberté illimitée; comment ſoutiendroient-ils notre concurrence? Et ces Indes, ces Antilles ne feront-elles pas juſqu'à la fin le pommier de la diſcorde, ſi l'on n'en cerne pas les racines paraſites & voraces?

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur le Duc, ne vous laiſſez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés, graviſſez d'un pas ferme, quoique meſuré, & avec une ſuite inflexible, le ſeul ſentier non frayé qui puiſſe mener aujourd'hui à la gloire politique, & ce qui eſt plus ſubſtantiel à la pacification de l'univers. Il eſt ſi beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un

ſage, & les vues d'un philoſophe! C'eſt une couronne ſi peu vulgaire que de changer par un ſeul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracaſſeries meurtrieres de la politique moderne, que votre courage doit être bien puiſſamment ſoutenu par une ſi magnifique perſpective.

Vous ſavez ſi je vous ſuis tout dévoué, & ſi vous pouvez diſpoſer de moi.

LETTRE XXI.

5 Septembre 1786.

IL eſt impoſſible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes ſur la ſituation du prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes ſont remplies. Le prince lui-même ne ſe farde plus ſa poſition, & paſſant d'une extrêmité à l'autre, comme tous les hommes foibles, clabaudant déjà, diſant que le pays eſt perdu; que les prêtres & les ſots & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abîme, il acheve par l'intempérance de ſa langue, ce que les indiſcrétions du chevalier d'O*****, & les confidences perſonnelles de l'oncle au neveu, quand il n'étoit que prince de Pruſſe, ont probablement trop fait connoître à Fréderic-Guillaume; il acheve, dis-je, de ſe perdre dans l'eſprit du Roi. Voilà mon opinion, il quittera, ſi on le lui permet, ce pays où il n'a pas un ami, ni une créa-

ture, si ce n'est dans le subalterne le plus abject; il quittera ce pays; ou il deviendra fou; ou il mourra; voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité? Fréderic II, que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas; celui-ci en tremble; il le sera donc. Tant que les choses iront toutes seules, il n'en aura pas l'air; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci que de recevoir & de dépenser. La machine est montée de maniere qu'il y a de si gros excédens! quelques attentions de détail, quelque surveillance de police, quelques changemens dans les sous-ordres, quelques coquetteries à la nation; (à laquelle, soit dit en passant, on paroît résolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de sorte qu'ainsi que je l'ai toujours dit, la gallomanie du prince Henri nous a fort mal servi, même en ceci) cela va tout seul. Il se fera du bien; car ce n'est pas ici comme ailleurs, où le passage entre le mal & le bien est quelquefois pire que le mal, & où les résistances sont terribles. Tout se fait *ad nutum*. D'ailleurs les cordes sont si tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été si opprimé, si vexé, si pressuré, qu'il ne peut plus qu'être soulagé. Tout ira donc, & presque de soi-même, tant que la politique extérieure sera calme & uni-

forme. Mais au premier coup de canon, ou seulement à la premiere circonstance orageuse, comme il crouleroit, tout ce petit échaffaudage de médiocrité ! comme les ministres subalternes se rappétisseroient ! comme tout, depuis la chiourme effrayée jusqu'au chef éperdu, appelleroit un pilote !

Qui seroit ce pilote ? le duc de Brunswick. Je n'en doute presque pas ; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre qu'une aptitude de plus à la peur ; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre ; qu'il se contentera de faire sans paroître qu'il fera le serviteur des serviteurs, le plus poli, le plus humble, & à coup sûr le plus adroit des courtisans, en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues, toutes les intrigues, tous les partis. Voilà mon horoscope, & je ne crois pas qu'il y en ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'état, c'est Hertzberg qu'il faut ménager, & le comte d'Est···· n'y est pas propre, parce qu'il l'a trop déserté autrefois, & qu'il sent bien qu'il y auroit indélicatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste, ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ses jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans employeront, vu le caractere du Roi, & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande, cette Hollande convulsive à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout, & bien que

je ne croie pas cela auſſi vrai qu'on le tient pour indubitable, je penſe du moins que ſi l'on diſoit au parti qui s'eſt tant avancé, probablement ſur la conviction que nous étions derriere lui pour le ſoutenir, (car comment ſe chargeroient-ils ſans ſûretés dans les futurs contingens d'une telle reſponſabilité)? *arrêtez-vous à tel point*, on ne fût pas obéi. On ſent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je ſuis trop loin de la vérité; je ne la vois que par le verre à facettes des paſſions, & M. d'Eſt** ne me dit rien; mais ce que j'apperçois diſtinctement, c'eſt que l'orage qui ſe forme ſur ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation Françoiſe de Berlin ne vous dira pas cela; ce n'eſt pas ſa maniere de voir: elle eſt perſuadée que l'intérêt de frere n'influera point ſur les liaiſons du Roi. Moi, j'en doute; j'ai de fortes raiſons d'en douter. Hertzberg eſt tout Hollandois; c'eſt la ſeule façon décente qu'il ait d'être Anglois; & ce miniſtre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui diſois l'autre jour ſur ſon éternelle répétition: LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER. „ Je reſpecte trop le Roi pour vous „ demander qui ſera la caution de la caution, „ mais j'oſerai vous dire: *comment fera-t-il reſpecter ſa caution?* Qu'arrivera-t-il lorſque la „ France lui aura démontré que le Stathouder „ eſt contrevenu aux engagemens pris ſous ſa „ ſanction? Ce n'eſt pas de la Hollande que le „ Roi eſt beau-frere; & l'affaire de Naples vous „ montre aſſez comment on ſait éluder les in„ terventions de famille. Que peut le Roi contre

„ la Hollande? Et n'eſt-il pas trop équitable „ pour exiger que nous, qui ne pouvons pas „ vouloir que les Hollandois ſoient Anglois, „ nous riſquions notre alliance pour le chevalier „ des Anglois? „...... A tout cela Hertzberg, qui ne voit dans ce monde ſublunaire que Hertzberg & la Pruſſe, répondit des choſes vagues; mais à ces mots: *que peut le Roi contre la Hollande?* il dit entre ſes dents avec un air très ſombre: *elle ne le déſieroit pas, je crois.* Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation Angloiſe aſſure, par parentheſe, que nous avons acheté la ville de Schiedam; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il eſt perſonnellement le tiſon de la diſcorde.

J'ai réſervé les queſtions qui commencent votre lettre pour les dernieres: d'abord, parce qu'elles ſont moins preſſées, puiſqu'il paroît impoſſible que l'Empereur entreprenne rien ſur la Turquie européenne avant le printems prochain; enſuite parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonſtances de la mort du Roi & de l'avénement de Fréderic-Guillaume au trône, ayant demandé preſque excluſivement mon attention, & repouſſé dans un plus grand éloignement les objets moins voiſins: encore crains-je bien que ma moiſſon ne ſoit ſtérile; la Pruſſe n'ayant avec ces pays diſperſés à plus de quatre cents lieues aucune relation ni de commerce, parce qu'il n'y a point de grand négociant; ni de politique, parce que les diplomaties Pruſſiennes ſont extrêmement mauvaiſes. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils ſont ſi ignorans qu'on n'en peut tirer aucune

lumiere. Buckholz qu'ils ont à Warſovie, homme très-ordinaire, mais actif; & leur chargé d'affaires à Petersbourg, Huttel, homme inſtruit, leur mandent que la Ruſſie eſt plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur Ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres, celles qui appartiennent aux Tartares, ne ſont certainement pas amies des Ruſſes. La Moldavie & la Valachie ont des Hoſpodars, qui en leur qualité de Grecs, ſont ſûrement vendus à qui veut les acheter, & par conſéquent à la Ruſſie. L'Empereur les tracaſſe, & ſe fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'eſquiſſer l'idée d'un voyage ſur les bords de ces contrées, fait ſous le déguiſement de marchand & dans le plus ſévere incognito; il inſtruiſoit de l'état des frontieres, des magaſins, des diſpoſitions des peuples, &c. &c.; enfin de ce qu'on doit craindre ou eſpérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il eſt bien probable que la Pruſſe nous aideroit très-volontiers & de toute ſa force); c'eſt-à-dire, ſi l'Empereur ſe décidoit à ne tenir aucun compte de nos repréſentations, comme il en a déja fait montre deux fois. Peut-être ſerois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carriere eſt ſemée de chauſſes-trapes, & où elle le ſera auſſi long-temps, qu'on ne m'accréditera pas, du moins comme converſeur, ce qui feroit d'autant plus convenable peut-être, qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un miniſtre; attendu que les refus ou les propoſitions n'ont plus les conſéquences

ministérielles, & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une sérieuse attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*. Permettez-moi de vous le dire; il est impossible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le Prince Henri qui est un vrai héros-femme & qui n'a aucune espece de secret; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit; on dénature ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du Roi: c'est-à-dire, depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés, pour me tenir absolument clos, & ne travailler qu'en minant. Le comte d'Est.... me défavorise autant qu'il peut. La légation angloise crie: *fœnum habet in cornu: longe fuge.* Les favoris m'écartent; les beaux esprits, les prêtres & les visionnaires font ligue, &c. &c.: chacun craint pour son domaine, parce que ma destination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Finchestein, que je ne suis rien qu'un bon citoyen & un bon observateur; mais que je suis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce Ministre ne désire fort qu'on lui dise ce peu de mots; quoiqu'il en soit, je dois en conscience le répéter: mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche; & pour que je sois vraiment utile, il me faut un caractere quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palinodie. Il reprétend encore une fois Hertzberg

enferré, & inceſſamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunſwick. Il ſe promet tôt ou tard une grande influence; il ne ſe preſſera pas; il louvoiera ſix mois; il aſſure que les projets anglois ſont abſolument avortés. Hertzberg, dit-il, ſe conduit comme s'il avoit perdu la tête, & préciſément comme ſi lui prince Henri le conſeilloit, pour le précipiter, &c., &c., &c. Enfin, c'eſt un mêlange d'exaltation & de rodomontades, de préſomption & d'anxiétés, un flux de paroles ſans rien de poſitif, de demi-mots ſans valeur déterminée, que de l'exagération & de l'enflure; d'où il eſt difficile de conclure s'il ſe trompe, ou s'il veut tromper : s'il ſoutient le procès de ſon amour-propre, ou s'il ſe repait d'illuſions, ou même s'il a lui récemment à ſes yeux quelque rayon d'eſpoir; car, ainſi que je l'ai dit, il n'eſt vraiment pas impoſſible que Hertzberg ſe perde par ſa jactance. Au reſte, le prince Henri me preſſe de me faire donner un caractère, pendant que le Roi ſera en Pruſſe & en Siléſie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Fincheſtein, qui puiſſe le communiquer au Roi.

Rien n'eſt changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; madame Rietz eſt allée le voir une ſeule fois. Mais ſamedi paſſé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette ſouſcription: *à mon fils Alexandre, comte de la Marche.* Il a ennobli & même baronniſé la maîtreſſe du Margrave Schwedt (baronne de Stoltzenberg; c'eſt le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'eſt autre choſe qu'une aſſez jolie Allemande, autrefois comé-

dienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuser la seule chose que demande & peut demander ce vieillard de soixante-dix-sept ans. C'est peut-être aussi pour se donner un prétexte d'en faire autant pour madame Rietz. Le mari de celle-ci est Erzkammerer, ce qui revient à-peu-près à premier valet-de-chambre & trésorier de la cassette; mais on croit qu'il ne fera que sa fortune pécuniaire; sa femme n'a jusqu'ici nulle influence sérieuse.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant soudainement devenu fou furieux à la suite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a proposé au Roi un M. de Marwitz, homme tout-à-fait insignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Est-ce insouciance? Est-ce peu d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere? C'est ce qu'il est impossible de décider.

M. de Lucchésini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablement la direction de la société maritime; mais c'est tendre bien haut. Avec de l'esprit & des connoissances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il est propre. Je crois cet Italien un des plus ardens à m'écarter du Roi, qui, au reste, sera très-peu abordable jusqu'à l'hiver.

La commission pour la régie paroît jusqu'ici plutôt une espece de chambre ardente qu'une commission paternelle. On parle beaucoup plus de sommes dont l'emploi n'est pas justifié, que

d'alléger les accifes. M. de Verder, préfident de la commiffion, eft d'ailleurs connu pour l'ennemi perfonnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être, a donné lieu au foupçon; c'eft cependant le duc de Brunfwick qui a propofé Verder : à la vérité ce prince avoit befoin de lui pour quelques affaires rélatives à fon pays.

Hertzberg a certainement effuyé une bourrafque, & le crédit du comte Finchestein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me femble imperceptible, & je perfifte à croire que Hertzberg eft inébranlable par toute autre chofe que fes propres mal-adreffes.

LETTRE XXII.

8 *Septembre* 1786.

LE fix, à la revue de l'artillerie, j'étois defcendu de cheval pour fuivre le Roi fur le front des troupes. Le duc de Brunfwick m'a joint, &, tout en caufant mortiers, bombes & batteries, nous nous féqueftrions; & auffitôt que nous avons été feuls, il s'eft mis à me parler de la prodigieufe connoiffance que j'avois du pays, de maniere à me faire fentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a fauté brufquement à la politique extérieure, & après beaucoup de détails

trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: „ au nom de Dieu, arrangez-vous en Hollande; „ mettez le Roi à son aise; le Stathouder sera-t-il „ jamais là bas autrement que *ad honores?* Vous „ y avez tout crédit; vous ne pouvez pas le perdre „ ce crédit; le parti qui vous le donne seroit „ trop en danger, si vous le perdiez. Encore une „ fois mettez-nous à notre aise de ce côté, & je „ vous réponds de tout le reste sur ma tète; mais „ hâtez-vous, je vous en prie. Je pars dimanche „ pour Brunswick. Venez m'y voir pendant le „ voyage du Roi en Silésie; nous pourrons causer „ librement, & nous ne le pourrons bien „ que là; mais écrivez à vos amis qu'ils emploient „ leur influence à décider le ministere de France „ à la modération avec le prince d'Orange; „ qu'encore ne peut-on pas proscrire sans convulsions. „ Rien n'est mûr pour s'en passer; qu'ils „ le sauvent, ils ne peuvent pas rendre un plus „ grand service à l'Europe. Ne sont-elles donc „ pas connues chez vous, les formes qui ne „ changent rien à rien, & qui font tout supporter „ ter"? Nous nous sommes séparés, parce que cela commençoit à faire sensation; mais dites-moi si je ne dois pas aller à Brunswick causer avec lui à son aise.

Je dois ajouter à ceci que le comte de Goertz a emmené huit chasseurs avec lui, qui sont destinés à porter ses lettres jusqu'aux frontieres des Etats Prussiens, afin qu'il ne passe point de dépêches sur terre, ni par mains étrangeres. Au reste, le duc de Brunswick m'a répété ce que m'avoit dit le prince Henri, & que j'avois oublié de mander, que l'un des principaux motifs du choix

du comte de Goertz est son ancienne amitié avec M. de Veyrac.

J'ai conclu de ma conversation avec le Duc, qu'il étoit ou qu'il seroit bientôt le maître des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel accès de joie, d'espoir & de présomption où est le prince Henri, à qui le madré Brunswickois aura persuadé, qu'avec de la patience le sceptre lui seroit dévolu, & que lui duc ne seroit que connétable. (On dit que Kœnigsberg sera déclaré Feld-maréchal). Cela joint à ce que le Duc aura fait arrondir & disparoître les discussions d'intérêt pécuniaire, tourne la tête au prince, qui me disoit l'autre jour: *que le Duc étoit le plus loyal des hommes, & son meilleur ami; qu'à la vérité il ne pensoit pas ainsi il y a quinze jours; mais* &c. &c. &c. de sorte que c'est en quinze jours que s'est opérée cette métamorphose. Il n'y a en résultat nulle différence entre un imbécille & l'homme d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a en résultat nulle différence entre un sot & l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que mademoiselle de Voss est prête à céder: œillades, conversations fréquentes (car cette assiduité à Schœnhausen n'est pas pour la Reine douairiere), présens acceptés (un canonicat pour son frere), crédit essayé (c'est elle qui a fait placer mademoiselle de Wierey auprès de la princesse Frédé-

tique de Pruſſe) : or demander c'eſt promettre. En un mot, depuis l'avénement tout annonce que le diadême eſt un beau fard : tant mieux au reſte ; il n'y a que la chûte qui puiſſe rendre cette maîtreſſe peu dangereuſe ; elle eſt toute Angloiſe, & n'eſt pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on penſe que le crédit d'une madame du Trouſſel a pu, ſous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on ſent ce qui arrivera ſous un autre Roi, auſſitôt que l'on s'aviſera que l'intrigue peut quelque choſe à la cour de Berlin, comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être ſes lettres de vétérance.

On montre ſon fils à préſent comme comte de la Marche. Il a une maiſon particuliere.

Le général Kalchſtein, diſgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & juſqu'à ce que j'aie de nouveaux détails ſur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de ſanté de l'Impératrice de Ruſſie. Il y a environ ſix ans qu'un jeune étranger au ſervice de France, bon gentilhomme, fut adreſſé à la G... D... par une femme qui a été élevée avec elle, & qui eſt reſtée ſon intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au ſervice de Ruſſie ; il fut préſenté au G.. D... par la D..., qui ſollicita avec de vives inſtances, & en ſa préſence même, une place pour ce jeune homme auprès de ſon mari.

Cependant

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit ſouvent chez la P.... Attiré par elle, fêté, diſtingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & ſon trouble extrême l'apprit à la G... D... Un ſoir de grande cour & de bal maſqué, elle le fait conduire par une de ſes femmes dans un appartement mal éclairé, & aſſez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G... D... arrive en domino noir. Elle ôte ſon maſque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un ſopha, & l'y fait aſſeoir à côté d'elle. Alors la G... D... lui dit qu'il faut opter entre le ſervice de France & celui de Ruſſie, lui laiſſant d'ailleurs un certain temps pour ſe réſoudre. Les agaceries, les careſſes même ſuccédent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G... D... le raſſura, l'enhardit, lui fit toutes ſortes d'avantages, enfin le jeune homme triompha de ſa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette ſcene de tranſports ſuccéderent ſoudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du deſpotiſme que de l'amour. La G... D... ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus abſolu, de dire au G... D. qu'il ne peut accepter la place de capitaine qu'on lui deſtinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir auſſi-tôt, qu'il lui en coûteroit la tête, ſi la moindre choſe tranſpiroit; enfin elle le preſſe de demander une marque de ſouvenir; &

le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino ; il reçoit ce gage ; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Petersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très-peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G... D.. qu'après avoir franchi les frontieres de Russie ; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France où il suit le service. Cet homme a peu de caractere, mais il ne manque pas d'esprit ; dirigé il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire ; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrein, aujourd'hui que la G... D... n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement ; mais je puis disposer de son ami intime qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

¶ Certainement l'Electeur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick ; j'y serai sept ou huit jours, autant à Brunswick, & trois ou quatre semaines en tout. Mon voyage sera précisément du même nombre

de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'assurément je mettrai ma course à profit, & je saurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie Européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube; mais aussi ce jour là il devient l'ennemi naturel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'assure que la Moldavie & la Walachie désirent appartenir à l'Empereur. Je ne saurois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne, même plutôt que de rester chez lui; mais ces pays sont absolument ouverts, & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous seuls, par promesses ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Russie opéreroit demain toute seule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Pétersbourg; mais après demain que seroit-elle? Au reste, vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a reçu quelqu'échec; que le prince Héraclius a été obligé de déserter sa cause; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase, comme frontiere; qu'elle n'a rien sur le pendant qui lui mettroit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce seroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces

nouvelles sont vraies, & ces conjectures fondées; il est impossible que je sache, aussi bien que vous, aucune de ces choses.

La question relative au Bailliage de Wusterhausen a été accommodée très-noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cinquante mille écus au Prince Henri, qui est obligé d'en laisser dix-sept au prince Ferdinand; le Bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au Margraviat d'Anspach. Or, comme on sait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri; & d'autant que c'est là le *manet altera mente repostum* contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche, & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finchestein, sur le non envoi d'un complimenteur à Pétersbourg; démêlé assez vif pour que le comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi; comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est.. qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, seul entre

tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'insouciance ou de mécontentement faisant sensation; & le temps nécessaire pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reste, le cabinet de Berlin devroit savoir depuis long-temps que la Russie est entierement perdue pour lui jusqu'au regne du Grand-Duc; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.

LETTRE XXIII.

20 Septembre 1786.

VOICI quelques détails sur ce qui s'est passé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mesdames les princesses Frédérique, Louise de Brunswick, les demoiselles de Knisbec, de Voss, &c., voir la chambre de Fréderic; elle étoit petite, tapissée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-dessous du portrait du Héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête, on voyoit un casque d'or, l'épée que Fréderic portoit, le bâton de commandement, le ruban de l'aigle noir, des éperons

d'or. Autour du cercueil étoient huit tabourets, sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter ; 1°. la couronne royale ; 2°. la boule d'or, surmontée d'une croix ; 3°. la boëte d'or, contenant le sceau ; 4°. le bonnet électoral ; 5°. le sceptre ; 6°. l'ordre de l'Aigle d'or, en diamant & autres pierres précieuses ; 7°. l'épée royale ; 8°. la main royale. La balustre étoit couverte de velours violet. Un lustre superbe pendoit au milieu, & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir ; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majesté a passé ensuite dans le sallon du dais, tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin, puis dans la grande salle tendue de noir. Huit colonnes postiches & noires avoient été ajoutées à cette immense salle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes de branches de cyprès, & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demie heure le Roi est rentré dans ses appartemens ; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunswick sont venus voir les mêmes salles, & n'y ont resté que cinq minutes.

A neuf heures & un quart, le Roi est venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes se sont formés sous leurs fenêtres ; on a rapporté le dais ; c'étoit un fond de velours noir, entouré d'un drap d'or, garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours supportoient le dais, & étoient surmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied ; ce qui faisoit un bon effet.

Après le dais eſt venu le corbillard, fort large, fort peu élevé, couvert de ſatin blanc, garni en franges d'or, tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard, ſuivi d'un carroſſe coupé de velours noir, ſurmonté d'une couronne noire, attelé de huit chevaux blancs, enharnachés de velours noir, ſur lequel on avoit attaché des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages ſuivoient.

Les princeſſes conduites par MM. de Goertz & de Bishopswerder ont été à l'égliſe.

A dix heures on s'eſt mis en marche. Le lieu de l'aſſemblée étoit la grande ſalle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce qui alloit juſqu'à la porte, & c'eſt là que le corbillard eſt venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château juſqu'à l'égliſe étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment ſuperbe, s'eſt faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On eſt arrivé à l'égliſe illuminée en bougies & en lampions; on a dépoſé le cercueil ſous une coupole ſoutenue de ſix colonnes en marbre blanc; les orgues ſe ſont fait entendre, & bientôt après a commencé la muſique; elle a duré une demie heure, & l'on s'en eſt retourné ſans déſordre, mais non pas proceſſionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées; à midi on a ſervi; à une heure & demie on s'eſt levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunſwick & les princeſſes ont été à Sans-Souci. Voilà l'emploi du temps.

Nulle comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame ; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force, sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Concialini qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix ; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp général faisoit les honneurs d'une table. Vins de France, du Rhin, de Hongrie à profusion.

Le Roi allant à table, conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa physionomie n'étoit ni sérieuse ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck, qui lui a répondu : c'est M. le capitaine Gonthard qui a tout fait : je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Cœthen avoit des éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunswick.

LETTRE XXIV.

12 Septembre 1786.

LE Roi part demain ; rien n'est changé à l'ordre de son voyage ; il sera de retour le vingt-

huit, & repartira le deux pour la Siléſie. J'aurai très-probablement à ſon retour une occaſion naturelle de parler finances, & des moyens de remplacement. Il faut abſolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un bon plan de commerce dans nos fonds, bon pour nos finances, & ſur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance du Roi.

Bishopswerder augmente en crédit & s'en cache avec ſoin. Welner entour un peu ſubalterne, mais pourvu d'eſprit, de manege & de connoiſſances de l'intérieur : viſionnaire quand il l'a fallu pour plaire; guéri des viſions, depuis que le Roi veut tout au moins qu'on s'en cache; actif, appliqué, & ſur-tout aſſez obſcur pour qu'on puiſſe s'en ſervir ſans jalouſie, Welner paroît s'accréditer infiniment; il a ce qu'il faut pour réuſſir, & même déjouer tous les concurrens. (1)

Je vous répete que Boden n'eſt pas à négliger pour les inſinuations; il eſt vain, & doit être corruptible; car toujours ſoupçonné de la cupidité la plus inſatiable & la plus vile dans ſes moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du Landgrave de Caſſel; & il eſt, dit-on, aux expédiens; il eſt avec le Roi en correſpondance, même aſſez intime; ce qu'il répétera ſouvent portera coup, c'eſt bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reſte a eu du deſſous ſur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeller Thulemeier.

Le prince Henri eſt toujours bercé d'eſpérances : je ne doute pas que le duc de Brunſwick ne

---

(1) Il eſt aujourd'hui miniſtre abſolument principal.

l'ait enjollé! Au reste, il est exactement au point où il étoit, excepté le moins bien de Hertzberg. C'est M. de Alvensleben que le Roi destine à la mission de France: homme de grande naissance, de sens & de sagesse, dit-on: il est à Dresde; je tâcherai de le voir avec soin; j'emporte des lettres pour lui.

Personne n'est content; militaire, civil, cour, ministres, tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or; au reste, rien de changé dans mes pronostics, qui se réduisent à ces deux mots: le commun des martyrs, si tout est tranquille, afin de pouvoir se persuader que l'on gouverne le duc de Brunswick, s'il y a de l'orage ou des circonstances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On soutient Schulembourg, & j'ai lieu de croire qu'il est sauvé. J'influerois sur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verser; il nous vaudroit mieux qu'un autre, le seul baron de Knyphausen excepté, & celui-ci ne sera jamais rien aussi long-temps que Hertzberg sera quelque chose.

Songez que vous avez un imbécille pour ministre en Baviere, qui devient une mission importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien si l'on veut que je serve, ne feroit-on pas bien de me faire débuter ainsi?

LETTRE XXV.

A Dresde, 16 *Septembre* 1786.

JE ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire ; car que découvre-t-on en courant ? D'ailleurs je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangeres Stuterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent très-réservés. Au reste les ministres vont ici au *rapport* plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rapport* est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je sais à quoi m'en tenir sur ces *dictums* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben ; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive longtems ; c'est un homme usé, qui ne se soutient que par son extrême sobriété & sa séquestration presque absolue de la société. Il a une assez grande connoissance de l'Allemagne ; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre, & donne bonne opinion de son caractere moral. Cependant il n'est pas sans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste il n'est pas précisément tourné pour la France, mais c'est le fruit du terroir, & sous tout autre rapport il est en premiere ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi longtemps que je n'aurai point de caractere, & qu'on me tiendra si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre chose; or le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils aîné voyageant, à un fat subalterne nommé G...., & à un chevalier du V...; qui ne profere pas un mot sans dire une absurdité! encore s'il n'en disoit pas de dangereuses! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq semaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avénement du nouveau Roi, & qu'on la lui a refusée? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule.... En vérité, si je dois commencer par être bas officier en diplomatie, je vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & sur-tout auquel nous ne participons point assez, on devroit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon védette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien désirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V... une place d'argent sans affaires?

LETTRE XXVI.

Dresde, du 29 Septembre 1786.

IL y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée; on ne sauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini; c'est un favori sans ascendant (comme sans mérite) du moins dans le Cabinet; son influence ne passe pas la Cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piege étoit si grossier, qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stutterheim & de Gudschmidt. Le premier est presque caduc; d'ailleurs sage, mesuré, sachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, consulter, s'informer; mais encore une fois c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite; qu'il a des connoissances infinies; qu'il ne lui échappe pas une

brochure en quelque langue de l'Europe que ce ſoit; qu'il a la judiciaire nette, l'eſprit vif & préſent, l'humeur communicative, très-compatible avec la diſcrétion d'autant plus ſûre chez lui, qu'il en a la pieté, & non la ſuperſtition. Il eſt le premier dans la confiance de l'Electeur. C'eſt au reſte un homme de ſoixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les miniſtres un M. de Worm, homme très-inſtruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoiſſances peu communes ſur les rapports généraux du commerce; de l'activité, du travail, & de l'eſprit à bonne doſe, mais rarement juſte, dit-on. Son caractere moral eſt entaché. On l'accuſe de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il ſert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, perſiffleur & ruſé, malin & marquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puiſſe être.

De tous les miniſtres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a ſemblé le ſeul au-deſſus du médiocre, ou plutôt qui ne ſoit pas au-deſſous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui paſſe pour un homme habile, & que je n'ai pas eu une occaſion naturelle de ſonder. Il eſt ouvert & accort juſqu'à l'affectation, vu ſon caractere d'Anglois. Le reſte, ſi ce n'eſt Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur eſt un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque choſe du Roi d'Angleterre; ſon eſprit de ſuite qui eſt complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu cauſé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui eſt d'étiquette à la table des

Electeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précision, mais d'un fausset aigre & cassant. Son costume & sa physionomie semblent indiquer une jalousie dévote & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, son *laisser aller*, occupent beaucoup ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure rêche, enlaidie encore par un tic nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne à beaucoup d'égards d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre; sa persévérance, son assiduité ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation, il n'a de foiblesses que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outrepasser ses droits, ni négliger ses devoirs. Un pas au-delà il seroit bigot; en deçà il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Hertz ait le moindre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur soutient ses serviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu

sans lui ; & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant ; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances sur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'est point mal. Le militaire singe celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres ; les droits des états sont intacts ; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable ; cela est admirable après les terribles fléaux qui ont successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc : on l'est que les deux cours Impériales sont en froideur : on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux ; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une diversion en Allemagne, sans nous en mêler, sauf à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger ; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux ; & quant à la Turquie Européenne, on pense

que

que notre intérêt, se réunissant avec celui de l'Angleterre, elle sera sauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'Electeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout simplement changé de maîtresse : lorsque cela lui arrive, il force son régime vénérien, & il en résulte des accidens de nerfs qui ressemblent à de fausses attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son désavantage; & moi je ne pense pas qu'elles soyent aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoye le tableau militaire de l'électorat de Saxe, qui n'est point un secret; mais j'y joindrai le courier prochain celui des magasins, que je me suis procuré par une circonstance singuliere, qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Electeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux de surnuméraires sans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quel que bien gardé que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V. **, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres, bien & duement cachetées à votre adresse. . .

. . . .

Il ne compte point revenir ici, & il eſpere l'ambaſſade de Suede.

Les mouvemens qui vont ſe faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémard, ne pourroient-ils pas me ménager quelque choſe de plus agréable & de plus précaire qu'une commiſſion non avouée, naturellement finie avec la vie d'un miniſtre qui court à la mort? J'eſpere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma poſition nébuleuſe, vous ne ſerez pas mécontent de ma correſpondance. Et par exemple depuis que Selle a fait paroître l'hiſtoire de la maladie du Roi, j'ai la ſatisfaction de voir que je vous ai parfaitement inſtruit. Il eſt vrai que ſous le feu Roi, à la fin d'un ſi long regne, on ſavoit à qui s'adreſſer, & que maintenant il faut découvrir quelles ſeront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir paſſablement peint les hommes & les choſes. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrirois-je pas ſi j'étois accrédité? . . .

. . . .

LETTRE XXVII.

Dresde 21 Septembre 1786.

JE vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX; de ce Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important, je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiqué le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le prince de Prusse: ce crédit tenoit, 1°. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Colonie Françoise; 2°. à l'ennui; il dînoit souvent en tête-à-tête avec le prince; & même il est arrivé dans les derniers temps à l'ennuyé présomptif, de lui dire très séchement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vécu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projettois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement de son côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers temps. Le nommé

Chapuis, homme qui n'eſt pas ſans eſprit & ſans adreſſe, né dans la Suiſſe Françoiſe, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de madame Rietz; ce Chapuis qui paroiſſoit intéreſſant à connoître ſous pluſieurs rapports, & duquel en conſéquence je me ſuis approché ſous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce ſeroit ſe rendre ſuſpect ſans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI: „ j'ai reçu une foule de „ communications qui ſe développeront à fur „ & à meſure du beſoin." L'avénement au trône a reculé ce moment. Ce n'eſt qu'au ſein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & ſans danger.

En général, ce ſont là plutôt des reſſorts d'eſpionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien ſur le ſyſtême extérieur politique, ou la puiſſance Pruſſienne eſt finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la même marge, ni pour les ſottiſes, ni pour leurs compenſations; & comme en général l'homme eſt à un certain point ce qu'il a beſoin d'être, le Roi de Pruſſe ſera ſage dans ſa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de cenſer qu'il ne faille extrêmement ſurveiller une coalition de la Pruſſe & de l'Autriche; car ce ſyſtême auſſi peut ſe défendre; il eſt même le plus bâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en ſeroit peut-être pas ſi éloigné qu'il *le*

croît lui-même à la moindre lueur d'espérance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à soupçon; cependant je sonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables statistiques par l'Autriche, que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possede l'Empereur, dont je ne saurois jamais regarder l'alliance avec nous, que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légéreté indélébile. Au reste, on s'exagere ailleurs peut-être la puissance de l'Empereur autant que nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles : & voilà pourquoi *voir venir*, me paroît moins de saison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse une fois engagé, ne se dévoyeroit pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir : mais l'homme est bien

circonſpect, Hertzberg bien véhément, & la criſe bien urgente.

J'ai cauſé avec pluſieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y eſt montré très-affable & très-parleur, & il a ſur-tout diſtingué un officier François, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laiſſer échapper ſur ſa route une ſeule poſition militaire. En général les troupes Autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, paſſablement même par régiment; mais, lorſqu'elles ſont raſſemblées, elles ont une infériorité prodigieuſe ſur l'armée Pruſſienne: on eſt unanime ſur ce point. Elles n'ont pas ſu garder leurs diſtances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur eſt étranger, tandis que les Pruſſiens ont tellement l'habitude & la religion d'obſerver leurs diſtances, qu'il eſt inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée Autrichienne ſur la Pruſſienne, 1°. à ce qu'il y a dans ſon armée trop peu d'officiers & de bas-officiers, en comparaiſon du nombre des ſoldats; 2°. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies ſont à deux cent factionnaires, garde à peine cinquante à ſoixante hommes ſous les armes, & renvoye les autres chez eux, même malgré eux; de ſorte que les trois quarts ne ſont jamais exercés; 3°. à ce que ſes troupes ſont diſperſées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais enſemble que dans les camps, où ſe font même les exercices de détail; 4°. à la très-inférieure eſpece des officiers. Les capi-

taines font l'ame de l'armée Prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée Autrichienne, &c. &c. En général on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problêmatique, & doit presque certainement être favorable aux Prussiens dans la premiere campagne : or l'égalité de généraux n'existe pas. Laudon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer long temps; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cent milles de l'Empereur. Lasci, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est rendu, dit-on, singuliérement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalcreuth ou Moellendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie, assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoi. On dit aussi que Belsborotko gagne du terrein sur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquieme dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que dévinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pieces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquefois la mal-adresse d'envoyer sans son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général cepen-

tant il faudroit avoir beaucoup de chiffres, & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 Septembre que, par mégarde, vos sécretaires ont dattée du quatre Août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me répentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les courriers diplomatiques; mais, je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être dévinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé d'autant moins que certains ministres, & en vérité

la plupart me paroissent si embarrassés de la rédaction de leurs dépêches, que je ne les aurois pas soupçonné de dédaigner la besogne aisée: content d'ailleurs de vous avoir instruit, grace à des circonstances heureuses, de la marche de la maladie, comme peu de cabinets l'ont été, j'ai méprisé les détails devenus publics; mais il y en avoit d'assez piquans, sur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit se faire fête à bon marché, & qui ne sauroient être dépourvus de tout intérêt, même après la mort, lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hommes, a duré onze mois, sans interruption & presque sans relâche, depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant avec un geste impérieux, pour premiers sons, ces deux mots: TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette composition rare à quatre reprises différentes ; deux fois par des diarrhées, deux autres fois par des éruptions à la peau; de sorte que les adorateurs d'un Dieu peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'esprit, pendant quarante six années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui signalerent ce regne de féerie, & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août, à deux heures & vingt minutes du matin ; & le 15,

où il ſommeilla contre ſon habitude conſtante jusqu'à onze heures, il avoit fait encore ſon travail de cabinet, au milieu d'une très-grande foibleſſe, mais ſans manquer d'attention, & même avec une préſence d'eſprit & une conciſion rares pour tout autre prince peut-être en pleine ſanté: auſſi, lorſque le 16, le Roi regnant envoya à Selle l'ordre de ſe rendre à Potsdam le plutôt poſſible, parce que le Roi avoit perdu connoiſſance, preſque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un ſommeil léthargique; ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la ſenſibilité dans les organes, & de la connoiſſance au point que, n'étant pas appellé par lui, il n'oſa pas ſe montrer, il jugea qu'il étoit ſans reſſource, moins à l'odeur cadavéreuſe qu'exhâloit ſa plaie, qu'à ce que, pour la premiere fois, pendant tout le cours de ſon regne, il ne ſe rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet; & c'étoit bien conclure: ce n'eſt qu'en mourant qu'il pouvoit oublier ſon métier.....Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fût un homme ordinaire, & preſque au-deſſous des autres. Oh! ſi ſes grands yeux, qui portoient, au gré de ſon ame héroïque, la ſéduction ou la terreur, ſe rouvroient un inſtant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles?

LETTRE XXIX.

Dresde, 26 Septembre 1786.

EN causant avec un homme instruit qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes sait sans doute, mais qu'à tout événement il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'autant moins qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsque Ayder-Ali s'avançant jusqu'au delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du Nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer jusques sur les frontieres de la Sibérie pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable qu'a tenté la Russie en 1783. Elle envoya d'Astracan une flotte pour s'emparer d'Astrabat, afin de former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, & de pénétrer aussi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué ; mais elle n'est pas abandonnée, & si peu, que l'on voit en ce moment à Petersbourg un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Astrabat.

De tous les projets gigantesques de la Russie, celui-ci est peut-être le moins déraisonnable, puisque la nature des choses le lui a indiqué, & qu'il y a déja une navigation intérieure com-

plettement établie depuis Aſtracan par le Volga & la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa juſqu'à Petersbourg. Si jamais ce plan étoit ſuivi avec ſuccès & activité, il faudroit une de ces deux choſes, ou que l'Angleterre ſongeât ſérieuſement à une coalition avec nous contre le ſyſtême du Nord, ou qu'elle nous laiſſât prendre toutes ſortes d'avantages ſur elle à Pétersbourg; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux ſiens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre ſa puiſſance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choſes occaſionnera le développement des deſtinées de cet Empire, qui aſſervit & domine ſucceſſivement tout ce qui l'entoure & l'avoiſine! A la vérité, ſon influence ſur chaque point paroît devoir être en raiſon inverſe de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe; & ſans ſe hâter de deviner le ſort de la Turquie Européenne pour ſe les exagérer, ſi la Ruſſie prend l'Ukraine Polonoiſe, comme la maniere dont elle arme la mer noire & diſpoſe ſon commerce, paroît indiquer clairement un deſſein imminent, combien ne ſe multiplieront-ils pas encore? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il eſt impoſſible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voiſins, que cette étrange nation, propre à tout, ſuſceptible de tout, qui produit les meilleurs ſoldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe.

Les différentes notions que j'ai acquiſes ici, où j'ai fait une moiſſon aſſez abondante, ſeront l'objet d'un mémoire particulier; elles ne ſont pas aſſez preſſées & ſont trop nombreuſes pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pas pu réſiſter à une tentation aſſez chere, que voici. L'Electeur fait faire par ſes ingénieurs la topographie de la Saxe; il en exiſte déja vingt-quatre cartes; elles ſont tenues ſous le plus grand ſecret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer. & copier. Il m'eſt bien venu dans l'eſprit que, puiſque je le puis, M. de V***. l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il eſt très-poſſible qu'il n'en ſoit rien, & alors j'aurai perdu une occaſion unique que je ne retrouverai plus. En conſéquence je me ſuis décidé, dans l'eſpoir que l'intention du moins me ſervira d'apologiſte, & que l'on voudra bien penſer que, ne faiſant pas un ſol de fauſſe dépenſe qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me paſſer des excédens. . . . .

. . . .

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtreſſe paroît ne devoir être qu'une fantaiſie éphémere, & la faveur retourne déja à l'ancienne maîtreſſe madame de Torring Seefeld, née Minuzzi.

LETTRE XXX.

Dresde, 30 Septembre 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec des ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est**. pour sa table (c'est elle qui distribuoit les parties.) Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'empereur, & le prince de Cœthen; mais cette maniere d'éléphant imbécille, ayant, après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est**. a refusé très-positivement, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussitôt.

Tout le monde blâme la Reine, & M. d'Est**. La premiere a fait une balourdise sans exemple; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas re-

fuſer la fille du Roi. Ce jugement eſt ſévere peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refuſé, parce qu'il ne faut, ce me ſemble, montrer l'inſulte, que lorſqu'on veut ſe tenir pour inſulté; or il y auroit bien de la légéreté à prendre auſſi ſérieuſement une gaucherie de la princeſſe la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Eſt** n'avoit, à la rigueur, pas plus à ſe plaindre que tous les miniſtres royaux, puiſqu'il n'y a point de préſéance entre miniſtres. Et peut-être ſeroit-il imprudent de vouloir l'établir; car ce ſeroit aſſurément mettre tout au moins en queſtion ce que la tradition, la tolérance univerſelle nous accordent; auſſi, pour le dire en paſſant, milord Dalrymple, dès qu'il a ſu que M. d'Eſt**. s'étoit plaint chez le comte Finch, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas ſur perſonne; mais qu'il ne ſouffriroit pas que perſonne voulût le prendre ſur lui. J'aurois donc accepté la carte de la princeſſe, en diſant très-haut, & montrant la table de la Reine : *je vois que nous ſommes ici pêle-mêle, & certainement le ſort ne pouvoit mieux me ſervir* (il y a prétexte pour appeller la princeſſe jolie). Si j'avois cru devoir davantage à mon ſouverain, la cour d'après j'aurois refuſé ſur la nomination de la Reine, meſure violente & hazardeuſe toutefois, & la réparation eût eu un éclat; au lieu de cela, ce n'eſt que l'inſulte qui a fait ſenſation, & même une fort conſidérable dans le public. Maintenant M. d'Eſt**. acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la premiere invitation ? S'il accepte, il ſera conſtaté

qu'ayant reſſenti le procédé, il a pourtant joué le ſecond. Et cependant comment refuſer ? J'ai propoſé au prince Henri, *ce mezzo-termine*, qu'il y eût cour chez la Reine douairiere qui, par ſa circonſpection & ſa dignité naturelle, compte plus que la régnante, & que là M. d'Eſt**. fit ſa partie avec le miniſtre de l'Empereur : diſtinction d'autant plus marquée qu'il n'eſt jamais arrivé à cette Reine de jouer avec les miniſtres étrangers.... Si le deuil d'épouſe ne s'y oppoſe pas trop longtems ; il me ſemble que c'eſt ce qu'on peut faire de mieux. Au reſte la Reine a écrit au comte Finck une lettre qui a dû être lue à M. d'Eſt**. où le mot *excuſe* eſt prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout ; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que les excuſes ſoient ſecrettes, puiſqu'on demande le ſilence.

Au fait, l'important & le très-certain eſt qu'inconteſtablement il n'y a eu nulle préméditation ; que l'inſtinct déraiſonnable de la Reine l'a ſeul inſpirée ; que le comte Finck & toute la cour en ont été fachés ; que ſi le Roi l'apprend il en ſaura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis ſix ſemaines, qu'il la contrarie ſur-tout ; qu'il a traverſé tous les arrangemens que, dans ſa verve d'avénement, elle avoit fait avec le maître de ſa maiſon ; qu'enfin jamais Reine de Pruſſe, c'eſt-à-dire, la plus inſignifiante des Reines n'a moins influé. Si donc il eſt vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on prend ; que notre rang, très-déchu dans l'opinion, n'a pas beſoin

de

de déchoir encore, & que l'insolence Russe, qui empiéte infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur, d'assez grandes révolutions; ou du moins de faux pas décisifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint James voudroient bien occasionner & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander, qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente; il faut y être actif & mesuré, aimable & imposant, ferme & souple, loyal & rusé, en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisément. M. de V.. va demander cette mission, dans le cas où M. d'Est.. se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt, puisque je n'ai pas lieu de présumer que voulût-on décidément me placer dans cette carriere, je débutasse par une mission de cet ordre; mais je dois dire que M., & sur-tout madame de V... n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que représentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'esprit, seroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, son ton est mauvais & peu séant. Mais, comme elle a du caractere, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux son mari, qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant,

heurtant, outre qu'elle le séquestre; ce qui est par-tout, & sur-tout à Berlin, parfaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconvéniens de M. d'Est...

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration, soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Gœrtz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions, puisqu'assurément, si nous voulions la destruction du Stathouderat, le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haie l'ordre (& non pas des ordres) & un peu d'argent, le Roi sera très-content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enferrer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande, & qu'il a eu à cette occasion, en présence du Roi, une prise très-vive avec le général Moellendorf. Jugez par là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été comte, & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baisse, quoiqu'en dise le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait comte avec beaucoup d'autres; car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups; mais sur les indivi-

dus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que puisque dès long-tems il demandoit son congé, de sorte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu, qui preuvera non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée; mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ose le publier, sera fort grand, & en derniere analyse, la commission sur ce pied sera plutôt l'examen du feu Roi, que celui de la régie que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commissaires ont congédié Roux, le seul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cens écus de pension; & Groddard, homme insignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens, tous deux ne sachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus

dans celui-ci que l'instruction y étant très-rares, elles seront long-temps fort mal composées; mais on veut faire des contens, placer des protégés, & sur-tout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela durera, il y aura de l'embargo, & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne sera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder; il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans*, ont dit les poissardes. *Mais avant que d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui.* En vérité, le peuple a quelquefois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds assignés; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens subalternes. Le colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions, & Bishopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation

qu'il n'a aucun crédit ſur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas juſqu'à dire, qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas pour donner à penſer qu'on l'a.

Pour ce qui eſt des plaiſirs, on s'humaniſe. Un arrangement très-remarquable, c'eſt un cuiſinier donné à la princeſſe Fréderique de Pruſſe, fille du premier lit; elle aura ainſi une eſpece de maiſon, ce qui n'eſt autre choſe, ce me ſemble, qu'un moyen peu honnête de ſe procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiſelle de Voſſ qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun ſuccès à eſpérer auprès d'elle, auſſi long-temps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au-devant du Roi à ſon retour; puis, traverſant la ville comme un éclair, elle s'eſt rendue à Charlottenbourg, où le Roi ſe trouve, & où elle ſéjourne. Elle prend au reſte le prudent parti de ſe charger de la direction des plaiſirs de ce prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouiſſance, quelle qu'elle ſoit.

Un fait que je ne ſaurois garantir, mais que l'on ſe dit à l'oreille, c'eſt que l'Angleterre prodigue les careſſes & les offres réitérées de traité de commerce, ſous les conditions les plus avantageuſes, & que la Ruſſie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui eſt certain, c'eſt que nos ennemis & leur parti font beaucoup ſonner que nous venons de réformer dix mille hommes; ce qui prouve bien, diſent-ils, que nous ne penſons pas à en impoſer aux cours Impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grand-Ducheſſe, qui, depuis long-temps, n'avoient pas donné ſigne de vie au prince Henri,

lui ont écrit des lettres charmantes ; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos ; & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi dans un cercle, si on illumineroit le lendemain, il appelle illumination des cinq chandelles, la nuit du deux, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri est admis à prêter le serment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ses fumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens ; cela est complettement mal-adroit.

Je finirai par un mot sur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne santé ; il se desséche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par systême, & qu'il soutient avec son invincible opiniâtreté, l'avance ; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité caffarde de ses freres, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les futurs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane, ou quelqu'autre alliance Autrichienne de l'Empereur, a eu l'idée de lui donner mademoiselle de Condé, ce qui nous assureroit de l'électorat & de l'électeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

1er. *P. S.* J'ajouterai, quant à la carte que je me suis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe,

& que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V.. à la tète, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude, & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V... quitte Dresde, & n'y veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouèra, ou le cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où j'ai beaucoup causé avec lui; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimément lié avec lui, & il est resté son ami. Il sera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

2e. *P. S.* Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottembourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme, mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg, est de toute certitude: elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès long-tems dans cette correspondance secrette dont j'ai parlé, l'assistance armée du nouveau Roi;

cette nouvelle, dis-je, m'a paru si importante; que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Est** par une voie qu'il ne peut pas déviner me tenir.

Au reste, & rélativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à sa femme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émousse son influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

LETTRE XXXI.

Dresde 3 Janvier 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insçu, dans nos sensations physiques : ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque sorte une co-rélation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de houtes & touchantes rêveries. A un prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, &

des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après les discours du ministre de justice (Reck) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Fréderic de Brunswick, prévôt du chapitre de Brandebourg, le serment des nobles, l'énonciation & la confirmation des privileges, la nomination des graces, faite par le ministre de Hertzberg (le ministre de Schulembourg est du nombre des nouveaux comtes), le Roi s'est avancé sur un balcon extérieur, où l'on avoit pratiqué un fort beau dais, pour recevoir les hommages du peuple & son serment. La bourgeoisie étoit rassemblée par tribut, jurandes & métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les symptômes d'une joie tumultueuse sont ici comme ailleurs l'effet sympathique, j'ai presque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes rassemblés pour en voir un élevé au-dessus de leurs têtes, qu'on appelle leur souverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été beaucoup plus grand, & le jour & la nuit, qu'on n'auroit droit de l'espérer dans toute autre grande ville. Il est vrai que l'on ne distribue ici, ni vins, ni cervelats, ni argent; les largesses se divisent par quartier, & par la main des pasteurs & des magistrats. Il est vrai aussi que les passions de ce peuple ressemblent à peine aux émotions des autres.

Le Roi a donné à dîner à six cent & tant de personnes. Tout ce qui étoit noble, a été invité. Sur

la proposition qu'on m'a faite d'y rester, j'ai répondu qu'il n'étoit question apparemment que des nobles nationaux, & que, si l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur, on leur auroit sans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & presque tous les François se sont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions; de sorte que leur lumiere étoit pâle, triste, & vraiment funéraire. Cette idée est d'un Juif, & c'est devant sa maison qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du sermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'église Luthérienne; le ministre de la communion dominante a invoqué longtems, & même avec assez d'onction & d'énergie, la tolérance, *cette heureuse & sainte moisson que les provinces Prussiennes doivent à la maison qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées; gardez-les pour vous; car on en va distribuer aux ministres étrangers, qui sans doute les feront passer. Il y en a en or, mais je les ai trouvées trop cheres pour leur beauté. Chaque général en service en a reçu une grande, dont le prix est de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite, dont le prix est de six ducats. La grande est bonne, la petite très-médiocre (je parle de celles qui ont été distribuées hier, & seulement de la ressemblance).

4 *Octobre* 1786.

La journée des hommages & ses préparatifs ont

consumé tout le tems & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courrier ; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour, principalement, je crois, & quoiqu'il en dise, parce que M. de C***. pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner le Roi parla au Prince de la Hollande, & se plaignit de ce que les paroles de M. de Veirac, qui avoit dit à M. de Goertz ne pouvoir se mêler de rien, étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Versailles. La Hollande donne de l'humeur, cela est naturel ; & cependant, comme je le dis sans cesse, " quelle plus belle occasion de „ se désintéresser, que celle où le Stathouder, „ contre toute raison & toute convenance, a pris „ un parti violent & décisif peu de jours avant „ l'arrivée du conseil que lui destinoit le Roi ? " J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande avec M. de Hertzberg ; patience, fermeté, un peu d'astuce de ma part ; violence, emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrete.

A propos de M. de C***, il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France d'être toujours, en quelque sorte représentée par certains voyageurs dans des circonstances délicates. Un duc de la F**, au milieu d'une société ennemie, demande au duc de Brunswick : *à propos, avez-vous servi, vous, Monseigneur ?...* A Dresde, en pays cérémonieux & circonspect où votre légation a fort déplu, ce même questionneur impitoyable venant de voir la collection de pierres précieuses la plus immense qu'il y ait en Europe, dit à l'Electeur en plein

dîner : *cela est bien ; oui, fort bien : combien cela vous a t-il coûté, Monseigneur ?* Un M. de P**, à Potsdam huit jours avant la mort du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H***; il s'écrie : *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre*, & cette lettre il la jetta au prince au travers de la table. Au reste, il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute simple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a saisi & sécoué sa main, en lui témoignant toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres & renouvellé connoissance avec lui, & c'est M. de ***. qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois présens n'auroient au reste pas laissé à terre, quand il ne se seroit pas donné la peine de la ramasser. Pourquoi laisser voyager de telles gens, qu'il est aisé de retenir par leurs places ? Il est impossible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pasquinades, dans un moment où les malveuillans sont si nombreux, & qu'ils voudroient faire juger la nation sur ces échantillons. Remarquons au reste à propos de MM. de C***. qu'autant le pere est fat, physiquement fat, fat d'une maniere démesurée & dégoûtante, autant le fils est un sujet d'une grande espérance, & réussit universellement. Je ne connois pas un aussi jeune homme qui joigne à plus de modestie, plus de raison ; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'observation ; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité sage & mesurée. Sans doute ces qualités ressortent mieux par l'extravagance du pere ; mais elles existent toutes, & sur des bases solides, puisque c'est probablement le spectacle continuel des travers du

père, qui en a fait naître l'averſion au fils. C'eſt un des plançons que je connoiſſe les plus propres à être tranſplanté dans la diplomatie.

Le Roi fut tout hier froid & taciturne : pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un ſourire. Le miniſtre de Reck, qui harangua les Etats au nom du Roi, promit dans ſon diſcours que ſous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui exiſtoient. Lui a-t-on dit de le promettre ; ou l'a-t-il pris ſur lui ? C'eſt ce que j'ignore & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant hier des tracaſſeries domeſtiques, & une ſcene de jalouſie à Charlottenbourg, de la part de madame Rietz ; il s'en reſſentoit peut-être encore hier ; quoiqu'il en ſoit, le diſcours de ſon miniſtre de juſtice valoit mieux que ſa contenance, quelque belle repréſentation phyſique qu'il ait en effet. Il part toujours le 4 pour la Siléſie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château, mais très-ſimplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs ſe préſentaſſent ; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient revenir à la charge, que lorſqu'il y auroit un fief vacant à ſolliciter, mais non demander une expectance, comme cela ſe dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'eſt paſſé en Pruſſe. Celui qui l'a écrite, a rencontré des expreſſions très-exaltées pour peindre l'enthouſiaſme, & à côté ce mot du Roi : *je trouve la Pruſſe bien malade, mais je la guérirai.*

Le comte de Kaizerling, qui avoit beaucoup

perdu dans la guerre de sept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent cinquante mille écus sans intérêts pour trente ans.

L'évêque de Warmie sera ici, dit-on, sous trois semaines; c'est un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir; il est, de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

1er. P. S. *J'oubliois de vous dire que le prince Henri a été fort caressé hier, pour un jour aussi nébuleux. Il a dîné & soupé avec le Roi, & l'a conduit en tête-à-tête voir les illuminations.*

3e. P. S. *Je reviens de la cour; les ministres étoient pêle-mêle; mais comme les deux ministres Impériaux étoient ensemble, le Roi a tenu une marche rétrograde assez singuliere. Le hazard faisoit que, vu la quantité d'Anglois à présenter, milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les ministres Impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci; puis il a retourné à milord Dalrymple; après quoi il a descendu beaucoup plus bas vers M. d'E**, & ne lui a parlé que pour remercier en général les ministres étrangers de leurs illuminations. Cela n'est peut-être que hazard; mais tout est remarqué. Si cette intervention des usages duroit, je crois qu'il faudroit faire sentir qu'elle déplaît; car le bruit de la haine du Roi pour les François se renforce tous les jours, & ces bruits-là produisent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.*

LETTRE XXXII.

Dresde, du 4 Octobre 1786.

IL paroît très-probable que c'est l'habitude qui aura raison, & que Frédéric-Guillaume ne sera jamais que ce que son oncle le pénétrant l'avoit deviné. Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur, quant au désordre & à la perte de temps. Les valets redoutent sa violence, mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre, pas un mémoire apostillé, pas une lettre personnellement ouverte; nulle puissance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence, & la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire seul de sa léthargie; il l'aime à l'adoration. Son visage rayonne lorsqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe longtems de cet enfant (1); c'est là même, dans ses plaisirs, la seule chose périodiquement réguliere; car les heures sont d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la suite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels: c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux musiciens; il comptoit exécuter lui-même; sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze musiciens seulement arrivent; emportemens,

(1) Mort l'année derniere.

menaces, violences. Les valets de chambre ſe rejettent ſur Kalikan, chargé de commander la muſique. Kalikan eſt mis en priſon. Duport, le fameux violoncel, & par conſéquent le muſicien favori, eſt venu au ſecours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoient interceptée. La colere a été furieuſe; tout le monde a fui; mais cette prévarication ſubalterne n'a d'ailleurs eu aucune ſuite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choſes; l'une que le Roi a conçu l'idée & l'eſpoir de devenir un grand homme, en ſe faiſant Allemand, purement Allemand, & narguant ainſi la ſupériorité Françoiſe; l'autre qu'il eſt déja réſigné au fond de l'ame à laiſſer les affaires à un miniſtre principal : peut être ne ſe le dit-il pas tout haut à lui-même; mais au moins ſe dit-il tout bas : eh bien! le pis aller ſera d'appeller le duc de Brunſwick ou mon oncle.

La premiere de ces conceptions eſt l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire : " il ne vous reſte qu'une maniere d'être
" quelque choſe, c'eſt de donner une impulſion à
" votre nation, qui doit dater de votre regne un
" nouveau genre de gloire; vous ne pouvez la don-
" ner, cette impulſion, qu'en vous mettant à tout
" de tête; que ferez-vous jamais comme Fran-
" çais? le foible imitateur de Frédéric II. Comme
" Allemand vous ſerez original, vous ſerez vous-
" même révéré dans la Germanie, adoré de votre
" peuple, prôné par les gens de lettres, conſi-
" déré en Europe, &c. &c. " Le mot de l'énigme eſt que Hertzberg a cru ce chemin le plus court pour être le miniſtre principal.

Mais la force des choſes en demande : ou elle en deman-

demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique servile, n'est pas façonné à l'esclavage ministériel; & Hertzberg, long-tems subalterne, plus astucieux qu'habile, plus faux que fin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, infirme, ne promettant pas une longue durée, ne sauroit les y assouplir. Il leur faut, quelque loin que pousse ses prétentions, ce Welner tant écouté aujourd'hui, qu'on ne peut discerner que de très-près son influence; il leur faut, un homme dont l'existence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en est pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en mesure, le prince Henri & le duc de Brunswick. Au désavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux; qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à sa réputation le même tort qu'un prince qui ne peut se déplacer, & vivre ici habituellement que comme premier administrateur, & sans qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard? Aussi les actions du prince Henri haussent-elles tous les jours, malgré ces mal-adresses moins jactancieuses pourtant depuis quelques semaines; & au lieu de revenir du Rheinsberg, où il retourne pendant l'absence du Roi, qu'à la mi-décembre, comme il y comptoit, il sera ici le même jour que son neveu.

Cependant, indépendamment des défauts personnels du prince Henri, & des écoles qu'il fera indubitablement, comment concilier ce système Allemand & la haine des François, avec la confiance accordée à ce Prince? Les symptômes de

cette haine, soit systématique, soit naturelle, se conforment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Groddart; Roux dont le vrai crime, peut-être, est d'avoir entretenu une Juive que le prince de Prusse désiroit, & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accommodement, le Roi a dit : *voilà donc de ses B.... dont je me suis défait.* Un marchand François lui apporte des gentillesses ; il répond durement, j'ai pour sept millions de ces drogues-là, tourne le dos, & ne rouvre la bouche que pour dire : *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins, car il ne seroit pas payé !* Sans doute le trait n'est pas blâmable; je ne note que la forme. Boden, passablement reçu, à cela près que pour toute consolation de sa fievre quarte, elle lui a dit : *allez vous-en à Berlin, & tenez-vous y en repos, car vous en avez pour trois mois;* ce Boden lui disoit : *j'aurois eu deux mille commissions pour votre Majesté, si j'eusse osé m'en charger.....* Vous avez bien fait de les refuser, lui a-t-il répondu, & d'un ton si rogue, que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dusaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie ; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Délâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse, & qu'on a fait venir pour lui servir de délateur ; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement, il y a deux ans, de ses

procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir ; car devant quatre-vingt mille écus au Roi, se seroit-il hazardé sans sauf-conduit & provocation ? Il est clair que Launay est persécuté, comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes décidément arrêtés. C'est là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus ? Car enfin cette régie a rendu l'année derniere six millions huit cents mille écus d'Allemagne, & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoît ce pays, de prévoir que des régisseurs Allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des conseillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians ? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le système général, tel du moins que l'offre la nature des choses ; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis : tous ces procédés & ces projets sont contre le systême personnel du prince Henri. Fait-il passer son ambition avant tout ? (Il est bien loin d'en avoir la force) ou dissimule-t-il pour arriver ? Je ne crois pas qu'il en soit capable avec suite ; je crains plutôt qu'il ne soit encore une fois la dupe des caresses, qui, cependant il faut l'avouer, sont plus substantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Je crains sur tout qu'il ne se hâte trop, & qu'avide de recueillir la moisson du moment, il ne néglige les semailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au miniſtre de juſtice de Reck, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de ſuperbes diamans (eſtimée douze mille écus); pareille boîte au miniſtre de Gaudi & dix mille écus ; pareille boîte au général de Mœllendorf ; un beau ſolitaire au marquis de Luchéſini ; & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait auſſi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les diſtribuer en Siléſie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter ſix mille écus ou ſon congé ; il a reçu ſeulement, ſous la forme d'ordre, avis que ſes appointemens étoient réduits à ſix mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers, où ſe trouvoit le nouveau miniſtre d'Eſpagne, & où n'étoit invité ni M. d'Eſt.. ni aucun François : affectation d'autant plus marquée que tous les Anglois, Piémontois, Suédois, & non ſeulement les miniſtres étrangers, mais les envoyés pour complimenter, y étoient raſſemblés. M. d'Eſt.. s'en venge convenablement : il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg eſt invité.

P. S. M. Ewart, ſécretaire de la légation Angloiſe, m'a dit hier devant quinze perſonnes, M. de Hertzberg appuyant du geſte & de la voix, ces propres mots : *le Stathouder eſt, par la conſtitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou pour le dire plus clairement, il eſt préciſément en Hollande ce qu'eſt le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique: *il faut eſpérer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet, qui ſont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réuſſi. Ne manquez pas, je vous en prie. de m'envoyer la ſuite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choſes de ce genre.

Il y a un accroc ſur Alvensleben ; c'eſt Hertzberg qui ſoutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courrier du Bas-Rhin eſt ſi inſolent pour le Roi de France & ſon ambaſſadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes miniſtérielles : cela réprimeroit un peu Hertzberg qui eſt le compere de Manſon, & qui en fera bien écrire d'autres, ſi cette lubie paſſe impunément. Or, on ne ſait pas ce que ſont les Gazettes pour les Allemands.

LETTRE XXXIII.

Magdebourg, 9 *Octobre* 1786.

LE hazard m'a découvert en ſortant de Berlin, que l'homme qui eſt reſté quatre jours enfermé dans l'appartement du prince de H... (de R...) n'eſt autre choſe que ce C..., autrefois St. H.., ancien mari de notre célebre St. H..., dont le mariage a été caſſé ; conſeiller Bonneau du prince de Pruſſe, &, pour le compte de ſa propre femme, banqueroutier, fauſſaire, en un mot, chevalier d'induſtrie de l'ordre le plus mépriſable, & dont tous les étrangers nous diſent : comment cet homme peut-il être officier chez vous ? Je ne

m'étonne plus, si le prince de H.. a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploiter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un Souverain ; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui ; & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin ; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H.. & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déja repartis pour Paris. C'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très-haut & avec un ton de dédain fort ironique tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complettement étranger à cette manœuvre ; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte Hatzfeldt, envoyé de l'Electeur de Mayence, pour le complimenter, & le baron de G..., envoyé du duc de Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service, est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eixbeck, maîtresse du duc. L'autre est un homme rempli d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque tems à Berlin pour démêler le cahos. J'ai beaucoup causé sur Mayence ; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en mesure d'arriver après lui, sont M.

Feckenberg (tout-à-fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoît peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte Quint encore moine.

Cette cour semble, quant à présent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reste chaque jour, par une foule de traits particuliers & publics réellement inconcevables, à la haine universelle. On ne sauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit sa réponse à la requête des Hongrois: *pueri sunt pueri; pueri puerilia tractant*, & l'abolition violente de tous leurs privileges :... mais d'un côté, les grands propriétaires sont à Vienne enchaînés par leurs places & presque gardés à vue, & véritablement les otages de l'esclavage des Hongrois.

De l'autre, l'aristocratie étant infiniment odieuse au peuple, il n'y a dans ce superbe & redoutable pays, ni unités d'intérêts, ni centre de réunion; & les troupes reglées sont postées & munies d'artillerie, soutenues de vétérans, de colonistes, &c. &c.

Au reste, un Anglois fort mon ami & très-bon observateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'empereur, en s'extasiant sur les formidables bases de sa puissance la Hongrie, la Moravie, la Boheme, la Galicie, &c., avoue que l'infériorité de ses troupes sur l'armée Prussienne, a infiniment passé son attente; il assure qu'il est impossible, soit rélativement à l'instruction, ou à la composition des officiers; soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre des

combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire sortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée Prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône Autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La santé de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant il outre-passe encore de beaucoup ses forces personnelles; mais ses projets ne paroissent plus que les velléités d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très-froid avec l'Impératrice de Russie.

LETTRE XXXIV.

Brunswick, 14 *Octobre* 1786.

Si je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipations. Eh ! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels, que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses; dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles Allemands, qui s'appellent des *entre-nous*, quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans cesse à des formes qui m'étoient si étrangeres, pour ne pas dire si odieuses. Vous qui menez une vie fort agitée; mais du moins dans des sociétés d'élite,

vous devez éprouver malgré tout, l'applomb que vous a donné la nature, combien il eſt difficile de paſſer bruſquement de la diſſipation ſociale à la méditation du cabinet. Cette premiere eſt cependant abſolument néceſſaire pour connoître ; ſinon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendamment de ce qu'elle eſt indiſpenſable, pour ſe ménager les *à parte* qui inſtruiſent des faits courans, & font deviner ceux qui les ſuivront: il faut galopper cinq jours avec un prince, & le ſuivre dans toutes les ſinuoſités phyſiques & morales de ſa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occaſion de faire une queſtion, ou, ce qui eſt préférable, pour lui ſurprendre un mot qui équivaille à la queſtion & à la réponſe. Mais qui ſait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire ſentir que mes excurſions ne ſont pas le fruit du hazard, encore moins celui de la fantaiſie. Ajoutez que chacune de mes courſes complette des connoiſſances locales, ſur leſquelles je me ſuis impoſé de n'être pas ſatisfait légérement. J'eſpere que vous verrez entr'autres, par mon mémoire ſur la Saxe, & par celui ſur les Etats Pruſſiens, qui ſont de vrais ouvrages, & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois, que j'ai ſoigneuſement approfondi les pays que je veux connoître, & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres, avec cette différence cependant, que j'oſe à peine me confier à l'aſſertion orale de l'homme le mieux inſtruit, lorſqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La néceſſité de cette eſpece de conſcience ſuperſtitieuſe, que m'impoſe preſque machinalement l'acte de prendre la plume, m'a été démon-

trée dans trop de circonſtances, pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la ſenſation qu'ont produit mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous, (car comment ſoigner ce qu'on écrit au moment, au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & ſans avoir le temps de relire) on en eſt content : ſi j'en juge par les ſymptômes redoublés de l'extrême inattention que ſuppoſent les longs ſilences ſur les queſtions les plus importantes, ſur les demandes les plus inſtantes, & quelquefois l'oubli abſolu de la plupart de ces choſes, je dois croire qu'on lit mes lettres, tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin aſſez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légere ſuite ultérieure. Si cela eſt vrai, eſt-ce donc bien la peine, je vous le demande à vous, dont les ſentiments énergiques & les hautes penſées échappent par tant de côtés à la contagion de légéreté, d'inſouciance, d'égoïſme & d'inconſéquence, qui s'exhale de tous les ports du pays que vous habitez ; eſt-ce bien la peine que je ſacrifie à un intérêt auſſi ſubalterne que celui de la curioſité, mon tems, mes goûts, mes forces & mon talent ? Vous ſavez, je crois, que je ne ſuis pas charlatan ; vous ſavez, que mon uſage n'eſt pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien ! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tous entiers de la ſeule exécution méchanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoiſſances de pluſieurs autres ;

tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là, partent de là, & y retournent.... Si cela ne produit pas davantage (& à dire, vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grands travaux sont dans mon porte-feuille), c'est la faute, ou de mon insuffisance, ou de ma position, peut-être de toutes deux; peut-être aussi seulement de cette derniere. Mais j'y suis tout entier; & ce n'est pas à près de trente sept ans que je dois être tout entier à des riens; or ce sont des riens, si cela ne produit rien, & que cela ne mene à rien ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose, qu'on me le prouve; qu'alors par exemple que je fais une question pour le bien de ma commission, elle soit répondue; qu'alors que je dis, il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer, parce qu'on me questionnera incessamment sur cela, & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais, si j'étois pris au dépourvu, on m'envoye ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque chose, qu'on me le dise, car j'ai bien dans ma position quelque besoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer sans folie aux impulsions de mon propre zele. Je dis sans folie; car pour ne parler que du plus grossier, mais aussi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré, (& comment assuré? on est tellement en arriere, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministre n'aggravât mes dettes personnelles, des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour

le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne ſaurois en faire moi) ne dois-je pas enrayer ? Et ſi j'enraye, ma moiſſon & mon utilité ne ſont-elles pas finies ? Me reſtera-t-il autre choſe alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les ſuites, d'avoir attaché à mon ſort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront ſacrifié ? Pardon ſi je déborde ; mais à qui confierai-je mes anxiétés, ſi ce n'eſt à vous, mon ami, mon conſolateur, mon guide, mon ſoutien ? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci ? pas même de l'argent ; car il va tout à la choſe, & nullement à ma ſatisfaction perſonnelle. Véritablement je ne ſerois ſuſceptible d'aucune autre, ſi mon avenir étoit arrivé, & que je n'euſſe point d'entours. Vous ſavez bien que l'argent ne me ſera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je ? Où menerai-je les autres ? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuſe, mais ſi mêlée de jouiſſances qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité ſtérile qui m'arrache juſqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié ? Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi ; vous pour un ſerrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde.... Ah ! je ſuis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Poſt ſcriptum *commencé à Helmſtadt, fini à Brunſwick, le 14 Octobre 1786.*

On écrit de Silberberg en Siléſie, que la voiture du Roi a été renverſée, & qu'il s'eſt bleſſé

à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, eſt mort ſur la place. Cette nouvelle m'eſt arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général de Pritwitz : elle eſt probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême ſaiſiſſement du duc de Brunſwick, & ma propre émotion, m'ont donné profondément à ſentir quelles deſtinées ſont attachées ſur cette tête. Le Duc a envoyé ſur le champ un courrier, & comme je le ſuis à Brunſwick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails ſûrs & de la premiere main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un ſeul mot; c'eſt d'un changement de chevaux que j'écris.

De Brunſwick, 14 *Octobre* 1786.

N'ayant pas trouvé d'occaſion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je ſuis arrivé ici deux heures avant le duc. Auſſi-tôt qu'il a été à Brunſwick, il m'a écrit au crayon ſur un quarré de papier.

„ J'ai parlé hier au ſoir avant de partir au
„ miniſtre comte de Schulembourg, qui avoit quitté
„ Berlin le 11. Il ignore abſolument la nouvelle
„ alarmante qui nous a tant affectés; & comme
„ je n'ai rien appris là deſſus ici, je commence à
„ me raſſurer; j'eſpere que mon courrier ſera ici
„ de grand matin. C'eſt de chez ma mere que je
„ vous griffonne ceci, M. le Comte : j'eſpere que
„ vous me ferez l'amitié de venir me voir demain
„ au matin, & de dîner avec nous ".

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de cataſtrophe.

Le duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg : rien de plus imposant que ses manœuvres ; rien d'instruit comme son école ; rien de fini, de complet & de suivi comme sa conduite en tous points : il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas besoin du contraste des princes de Weimar (duc) & de Dessau ; celui-ci le plus foible des hommes ; celui-là travaille de l'envie d'être quelque chose ; & peu pourvu de moyens, si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un prince important. Cependant, si comme toutes les probabilités y sont, la Saxe lui écheoit, faute d'enfans dans la branche électorale ; c'est une affligeante perspective, que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui tourmenté dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, vraiment respectable dans son âge mûr, descendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui servira pas. . . . .

. . . .

J'ai appris un fait qui fera quelque plaisir à M. de Segur, s'il est encore en vie. On a construit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au Roi d'Angleterre. Le duc de Brunswick n'ayant point été satisfait de sa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre : ils ont si mal réussi qu'il a fallu les renvoyer aussitôt. On ne sauroit supposer, vu les relations entre le duc & le Roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaise volonté des fondeurs. Ce fait semble donc une preuve de leur mal-adresse.

J'espere vous donner, le prochain courrier, des résultats exacts sur les dispositions de Berlin & du duc relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propositions qui lui paroissoient convenables, & il ne s'est point caché de l'extrême désir qu'il avoit de les voir accepter. Ces agitations bourgeoises menacent tous les jours davantage le repos de l'Europe, sinon dans le moment présent, du moins dans les futurs contingens, par les réfroidissemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE XXXV.

A Brunswick, 16 *Octobre* 1786.

Les deux conversations que j'ai eues avec le Duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même presque absolument étrangeres à cet objet. Son courrier lui ayant apporté la nouvelle d'un espoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Veirac, que l'on regarde comme le boute-feu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, son entremise comme inutile ou tardive, il a parcouru rapidement ce pays, pour passer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Prusse. Seulement s'est-il montré très-anti-Stathoudérien, très-convaincu que le droit de présentation ne devoit rester que ce qu'il étoit dans son origine, Que la constitution de Gueldre, de Frise & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher au moins, quant à l'incroyable disposition des magistrats

révocables *ad nutum*; qu'en un mot, le Prince, qui de l'autorité monarchique la plus absolue, laquelle il possédoit de fait, en étoit venu au discrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la mal-adresse de poser, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Prusse, & sur-tout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques, sauf à surveiller ses liaisons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de Brunswick (Louis), comme je l'aurois fait à-peu-près. En résultat cependant, non-seulement il ne m'a rien appris sur tout cela; mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répéte que quelques nouvelles que j'ignore, sont la cause de ce changement de marche. En général j'en sais beaucoup trop peu (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier, non moins embarrassant, &, pour trancher le mot, passablement ridicule, que ce soit le duc qui m'apprenne la signature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoisse pas un des articles; & que je ne sache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, si j'étois mieux instruit. En cela, comme dans tout le reste, la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour

Pour la Pruſſe, comme j'en ſais autant que le duc, ç'a été toute autre choſe. J'ai eu des épanchemens de confiance d'autant moins limitée que je l'ai mis à ſon aiſe & bien vîte ſur le prince Henri qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'eſtime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & opinions que moi. Il eſt mécontent de la plûpart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennobliſſemens accordés par maſſe & avec une telle prodigalité, qu'il ſera déſormais beaucoup plus aiſé de trouver un noble qu'un homme dans les états Pruſſiens; de la promeſſe faite au Prince de Deſſau, (dont l'unique attrait eſt un tel goût pour les viſions & la myſticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adreſſa les plus inſtantes ſupplications de paſſer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weimar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des paſſions plus vives, joint plus d'eſprit, mais dont les affaires ſont trop obérées pour qu'on regarde ſes velléités militaires autrement que comme une ſpéculation de finance) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au ſervice de Pruſſe, ce qui néceſſite des paſſe-droits, décourage & vicie l'armée; ſyſtème bien oppoſé à celui de Frédéric II, qui diſoit du peu de grands ſeigneurs en activité de ſon tems: *au nom de Dieu! mon cher Moellendorf, débarraſſez-moi de ces princes*, de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt ſyſtèmes; du déſordre intérieur; de la plûpart des choix; des rites domeſtiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus ſiniſtrement caractériſtiques &c. &c.: en un mot, ſi je recopiois toutes mes dépêches, je tranſcrirois nos converſations.

Croyez-moi, m'a-t-il dit : „ *Je puis à un certain*
„ *point vous servir de thermometre ; car si je sens*
„ *qu'il n'y a point d'espoir d'un régime ferme & no-*
„ *ble, & qu'ainsi le jour de la maison de Brande-*
„ *bourg soit arrivé, je ne serai pas le dernier à faire*
„ *retraite. Je n'ai jamais reçu un sol du Roi de Prus-*
„ *se, & je suis dans la ferme résolution de n'accepter*
„ *jamais rien de lui, & je resterai. Son service me*
„ *coûte très cher, comme vous avez vu. Je suis indé-*
„ *pendant. Je voudrois payer un tribut à la mémoire*
„ *du grand homme ; je suis tout prêt à consolider de*
„ *mon sang son ouvrage ; mais je ne serai pas com-*
„ *plice même par ma présence de sa démolition. On ne*
„ *doit que ce qu'on peut ; je fais de mon mieux les*
„ *affaires de mon pays & de mes enfans ; je les lais-*
„ *serai dans un grand ordre. J'entretiens mes com-*
„ *binaisons de famille. Nous serons probablement des*
„ *derniers frappés dans le bouleversement du corps*
„ *germanique, à cause de la confraternité des deux*
„ *maisons qui lie l'Electeur de Hanovre à nos inté-*
„ *rets. Je ne suivrai donc le sort de la monarchie Prus-*
„ *sienne, qu'autant que son gouvernement aura de*
„ *la sagesse & de la dignité &c. &c.* " : au reste il ne déſespere de rien encore & il a raiſon. Il croit que perſonne n'eſt à la place qu'il gardera : je penſe comme lui, & j'entrevois qu'il eſpere que ſon tour pourroit bien venir, & je n'en doute preſque pas, ſi l'anéantiſſement de la puiſſance Pruſſienne n'eſt pas décrété.

Il m'a appris le fait très-ſingulier que M. de G... pere, avoit demandé du ſervice au Roi de Pruſſe, & prétendu lui déployer tous les plans hoſtiles de l'Empereur, dont ce même M. de G... dit pourtant tout haut que ſon alliance avec nous ſera finie le jour de la mort du prince de Kaunitz.

Le duc n'eſt rien moins que raſſuré ſur les plans de l'Empereur, dont il redoute infiniment la puiſſance & les entours. Il eſt bien vrai que ſon inſuite doit dérégler ſes projets, & faire avorter leur exécution; que la déraiſon de ſa conduite perſonnelle doit hâter ſa fin; que l'archiduc François paroît n'être rien; que parmi les hommes influens il n'en eſt pas un de redoutable, ſur-tout dans le militaire; que Alventzy, faiſeur pour l'infanterie, Kinsky, faiſeur pour la cavalerie, n'ont que des talens diſputés &c.; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins; il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le duc de Brunſwick lui-même, prouvent qu'on peut naître Général. Dans l'armée Autrichienne il eſt un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous ſommes appriſes mutuellement, ſeroit trop longue à déduire, & d'ailleurs hors de ſon cadre. Une anecdote n'a ni grace, ni réſultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en eſt une qui tient trop au ſyſtème de la Ruſſie pour la paſſer ſous ſilence.

La Czarine s'eſt appropriée depuis quelques mois la poſſeſſion & les revenus des poſtes de Courlande, en laiſſant ſeulement au Duc un petit bureau, afin qu'il n'y ſoit pas ſenſé totalement étranger. Ainſi cette Ruſſie, qui entretient un miniſtre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Pétersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ſes volontés comme autant de loix, au Duc & aux Etats, par ſon miniſtre qui eſt le vrai ſouverain du pays; cette Ruſſie qui, depuis quelques années, a déclaré pu-

rement & ſimplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit, & cela ſans chercher un autre prétexte que celui de tirer ſur ſes limites une ligne plus droite, ne ſe cache point de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifeſtes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etruſques : „ notre droit nous le portons „ dans nos armes ; tout ce que les hommes forts „ peuvent ſaiſir, leur appartient ". Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine Polonoiſe eſt à elle, que la Finlande eſt à elle, & par exemple, cette derniere révolution qui lui ſera très-ſalutaire, parce qu'alors elle ſera vraiment inattaquable & preſque inacceſſible à toute l'Europe réunie, ſera opérée au moment où elle la tentera, ſi nous n'y prenons garde. Quel que ſoit le jour où j'apprenne que cela eſt conſommé, & même que le nouveau ſyſtême de la Suede eſt totalement bouleverſé, je ne ſerai pas ſurpris.

Le Duc m'a dit auſſi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup ſon artillerie ; que ſes pieces de ſix équivaloient en force à nos anciennes pieces de huit, & qu'à cet avantage elles réuniſſoient tellement celui de la légéreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Pruſſe même il en faut encore ſix. Il attribue, autant que je m'en ſouviens, cette double perfection, à la conſtruction de la chambre faite en poire. Je ne mande ce fait que pour vous en conſeiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux ſur ſix étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le Duc a été infiniment

aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je serai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce prince habile ne me paroît avoir qu'un foible; c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle; il vient de s'exposer cependant à un éclat fâcheux, par une différence pour son ministre principal (M. de Féronce), que je ne comprends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la lotterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui est véritablement un homme de mérite! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus; non-seulement on en a refusé le payement; mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations; ils ont même été emprisonnés; & tous ces détails ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils ont publié, en se pourvoyant contre le Duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 *Octobre* 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du Roi de Prusse; c'est un de

ſes chaſſeurs qui a eu un accident très-grave ; pour lui, il eſt en fort bonne ſanté, & arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Finchcſtein ſe meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été ſaiſi à la ſuite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au ſujet de la Hollande. On déſeſpere de ſa vie; c'eſt une grande perte pour nous, ſoit parce qu'il étoit abſolument des nôtres, ſoit parce que, temporiſeur de ſa nature, il auroit retenu le prince Henri, ſoit parce qu'il auroit du moins dirigé mademoiſelle de Voſſ après la chûte, ſoit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier point cependant, je ne ſuis pas éloigné de croire qu'il n'en accélerera que plus vîte, ou cet homme préſomptueux doit être abſolument en diſcrédit ; mais outre la diſette des ſujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme auſſi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas hazarder quelques faux pas déciſifs ?

Le duc d'Yorck eſt arrivé ce ſoir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de reſpect, & ſur-tout par la ducheſſe ſa tante & les courtiſans. A la vérité elle eſt toute Angloiſe, par les goûts, par les principes, par les manieres, au point que ſon indépendance preſque cynique fait avec l'étiquette des cours Allemandes, le contraſte le plus ſingulier que je connoiſſe. Au reſte, je ne crois pas qu'il s'agiſſe du mariage de la princeſſe Caroline, princeſſe tout-à-fait aimable, ſpirituelle, jolie, vive, ſémillante. Le duc Yorck, puiſſant chaſſeur, puiſſant buveur,

rieur infatigable, ſans grace, ſans contenance, ſans politeſſe, & qui a du moins à l'extérieur beaucoup de la tournure phyſique & morale du duc de L.., reſſent une eſpece de paſſion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établiſſement. Je ne ſais point encore s'il va à Berlin. Il y a pluſieurs verſions ſur ſon compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire ſon métier. Pour moi je lui trouve toute l'encolure d'un prince Allemand, doublé d'inſolence Angloiſe, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

LETTRE XXXVI.

Brunſwick, 27 *Octobre* 1786.

JE vous envoye la ſuite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un pamphlet, d'autant plus ſingulier, qu'il a paru à Vienne avec la permiſſion de l'Empereur, qui a apoſtillé la communication du cenſeur de ces propres mots : *que celui-ci paſſe avec les autres* ! Ceci n'eſt rien encore auprès de la bizarrerie qui, trois jours après, a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les repréſentations du monde n'avoient pu ſauver, & dont la cauſe eſt aſſez mal défendue ici ; car quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confidence qui avoit été faite à l'Empereur de la ſituation de ſa caiſſe, du déſordre qui l'y avoit conduit, des ſupplications inſtantes d'acheter, pour le compte du public, un ſecret chymique bien conſtaté, au prix néceſſaire pour achever de remplir

le déficit de la caiſſe (je dis achever ; car Szekely & ſa famillé avoient couvert la plus grande partie du vuide) ; de la réponſe de l'Empereur ? *Me parlez-vous comme ami ? Me parlez-vous comme Empereur ? Si, comme ami, je ne ſaurois l'être d'un dépoſitaire infidele : ſi, comme Empereur, je vous conſeille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux......* Ce fait, que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ſes circonſtances les plus aggravantes, eſt un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tous pareils. . . .

. . . .

Obſervations libres ſur le crime & la punition du lieutenant-colonel des gardes, SZEKELY, *par un ami de la vérité*, 1786.

QUE la vérité ſe faſſe entendre ! qu'elle ſe montre aujourd'hui ſans fard, ſans voile, dans ſon impoſante nudité ! Juges incorruptibles, écoutez ! je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur eſt attendri, mais ma parole ſera impartiale. Vous jugerez moi, Szekely & ſes juges.

Szekely annonce un déficit dans la caiſſe du régiment des gardes & le déſordre de ſa manutention. On l'arrète ſur le champ, & après quelques informations ſimulées, il eſt mis au conſeil de guerre. Quatre-vingt dix-ſept mille florins d'Empire ont diſparu de ſa caiſſe ; mais Szekely avoit placé toute ſa confiance dans le feu ſieur Lakner ; ſeul dépoſitaire des clefs du tréſor. Plus d'une fois

Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle, sur-tout lorsque son Corps rend justice à ses mœurs, & désigne unanimément le caissier Lakner avili par des bassesses, suspecté par des dépenses infiniment au-dessus de sa fortune.

Une négligence très-coupable, il est vrai, voilà le seul crime de Szekely; aussi le conseil de guerre le condamne-t-il à passer six ans dans une forteresse. Cette punition, suffisante sans doute, puisque Szekely n'étoit effectivement, & selon le langage des jurisconsultes, *nec confessus*, *nec convictus* d'aucune prévarication, devint plus forte par la sentence du conseil de guerre aulique, chargé de la révision du procès, qui porta à huit années le temps de sa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux Monarque est dans l'habitude d'aggraver toutes les sentences prononcées contre les criminels? Il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occasion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui assurément paroîtra inconcevable, c'est la décision de l'Empereur sur cette affaire. Voici l'arrêt que ce Monarque a proféré, & il n'a pas rougi.....

„ On doit casser Szekely sans balancer, le dé-
„ clarer incapable de servir militairement, & le
„ remettre à la justice civile, qui le fera placer
„ ensuite à Vienne, dans le lieu du délit même,
„ au carcan, pendant trois jours consécutifs, sur
„ l'échafaut du haut marché, où il restera deux
„ heures chaque jour, pour donner un exem-

„ ple utile. — Je fixe par grace les huit années de
„ prison qu'on lui a dictées, en faveur de son
„ âge, à quatre, pendant lesquelles il sera en-
„ fermé à Segedin, lieu pénal de l'Etat civil pour
„ les Hongrois, & on lui donnera la nourriture
„ comme aux autres coupables ".

Le tribunal fit des représentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop sévère, & entiérement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainsi sa sentence.

„ Tout préposé de caisse pourroit dire comme
„ Szekely, qu'il ne sait point ce qu'est devenu
„ l'argent, quand même il l'auroit volé. Dès
„ qu'il manque de l'argent dans une caisse, &
„ sur tout une somme aussi forte que quatre-
„ vingt dix-sept mille florins, le juge n'a pas
„ besoin de démontrer à l'accusé que c'est lui
„ qui l'a détournée; c'est à l'accusé à prouver
„ qu'il ne l'a pas volée; & dès qu'il ne peut pas
„ le prouver, c'est lui qui est le voleur. — Dès
„ que Szekely sera cassé, & qu'il cessera par là
„ d'être officier, on exécutera la sentence con-
„ tre lui, & on lui attachera au col un écriteau,
„ portant *préposé infidele*".

Portons un regard attentif sur ces décisions suprêmes.

Szekely est punissable pour avoir été très négligent; il l'est encore pour avoir donné toute sa confiance à un caissier mal honnête, dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faste, puisque tout le corps des gardes en étoit scandalisé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit

mener ce genre de vie ſur les fonds de ſon patrimoine : il eſt même probable que Szekely s'appercevant du déſordre & du déficit de ſa caiſſe, effrayé des peines infamantes qu'encourent ces ſortes de délits, ſacrifia beaucoup à l'alchimie & aux ſciences ſecrettes, dans l'eſpérance de faire de l'or & de ſe tirer ainſi d'embarras. C'étoit une folie, ſans doute, dont tout homme ſenſé gémira; mais elle n'en eſt pas moins très-poſſible. Il eſt certain que l'amour de la chimie étoit la paſſion dominante de Szekely, & qu'il ſe livroit d'autant plus à ſes goûts qu'il croyoit réparer un jour ainſi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuſe l'ignorance extrême dont il s'accuſoit lui-même pour toute manutention pécuniaire.

Il eſt vrai qu'avec ce ſentiment de ſon incapacité, il n'auroit jamais dû ſe charger d'une caiſſe; mais ſi tous ceux qui poſſédent des emplois au-deſſus de leurs forces, étoient obligés de les abdiquer, quels vaſtes déſerts ne nous offriroient pas les chancelleries! Rabner encourage trois différentes eſpeces d'hommes, quand il leur dit : *à qui Dieu donne un emploi, il confere auſſi de l'eſprit en doſe néceſſaire pour l'exercer*; certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion, s'il eût prévu les ſuites funeſtes de ſa préſomption.

N'étoit-elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely, cette lettre flatteuſe que lui adreſſa Marie-Thérèſe de glorieuſe mémoire, dans laquelle en donnant les plus grands éloges à ſa probité, à ſa loyauté, cette

auguſte Souveraine lui confioit, ſans aucune caution, la caiſſe de ſon Régiment des Gardes? A-t-on voulu, par l'oubli de cette diſtinction, ajouter un nouvel outrage à toutes les ingratitudes dont on s'eſt ſouillé envers cette immortelle princeſſe? Auroit-on voulu la taxer de cette légéreté, de cette folle crédulité que produit une aveugle confiance? Ah! malgré tous les défauts que l'envie lui impute ſi gratuitement, Marie-Thérèſe n'avoit pas autour d'elle cette armée de frippons dont toutes les rigueurs de notre Monarque actuel ne peuvent nous préſerver : tant il eſt vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ſes ſujets, ſont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis : il eſt impoſſible que ce billet de l'Impératrice Reine, quoiqu'en quelque ſorte garant de la fidélité de Szekely, puiſſe ſervir d'excuſe au prince d'Eſterhazy, dont la négligence perſonnelle ne peut être juſtifiée. Sa qualité de chef des gardes ne lui impoſoit-elle pas la loi d'examiner la caiſſe de Szekely? Cette infraction aux devoirs de ſa place n'eſt-elle pas très-repréhenſible?

Encore moins voudroit-on ſe diſſimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Tranſilvayne, puiſque, ſuivant ſon inſtruction, elle devoit également ſurveiller l'adminiſtration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal ſupérieur où l'on ne ſe diſtingue plus que par le déſordre & la mauvaiſe foi, où la comptabilité n'exiſte plus que de nom; où l'on a des idées

aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense que Brambille (1) de médecine.

Juges ! vous condamnez Szekely : eh bien ! soyez dignes de votre ministere ! punissez aussi ses surveillans, qui, par leur inexactitude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez sans humanité & sans pudeur.

Tous les Rois de l'Europe se sont réservés la plus douce des prérogatives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la sentence qui les condamne. Joseph seul suit d'autres principes plus conformes à son cœur ; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah ! sans doute, c'est pour jouir du plaisir ravissant d'effrayer son peuple par l'exercice du despotisme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains ! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça sur ton sort, une mouche incommode fouloit son front, & ton déshonneur devint sa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare, ô vous, ames sensibles ! ô vous, ames justes & honnêtes ! parlez : dites quel Monarque peut aggraver des sentences ? Un tyran ! --- Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'huma-

---

(1) Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur qui l'a ennobli, & lui a donné l'inspection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant, & on a écrit une violente satyre contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaisante. Cette satyre a passé à la censure, & a été publiquement vendue à Vienne : autre fait singulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on souffre plutôt ses pasquinades, que les ouvrages instructifs & libres.

nité ? Un tyran ! --- Quel Monarque peut se faire un jeu des loix & de la justice ? Un tyran ! ! ! Quel Monarque peut dans des affaires criminelles, n'agir que selon ses caprices ? --- Un Joseph ! ! ! ! Un Joseph ! Dieu ! grand Dieu ! Qu'est-ce donc que l'homme ? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraser dans la poussiere, pour lui faire exhâler son dernier soupir au sein des tourmens des sept mille douleurs déchaînées au gré de l'hydre aux sept mille têtes qui l'étrangle !.... O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop exacte, trop confirmée par l'expérience ! un Souverain qui aggrave les sentences, ne dit-il pas hautement ? „ Vous, Juges, que j'ai institués „ pour juger selon les loix & l'équité, vous êtes „ des prévaricateurs ; vous avez trahi votre de„ voir, votre conscience ; vous m'avez voulu „ tromper ". Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il faut les destituer ; ou, si on les maintient dans leurs fonctions, c'est approuver leur conduite & confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie : „ votre sentence est trop „ douce, je veux l'aggraver arbitrairement, „ comme maître de la vie & de la mort " ! Ciel ! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur, & non pas notre tyran !

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les francs-maçons. Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire : „ *Je montrerai bien* „ *à ces gens-là* (les francs-maçons) *que leur protec*„ *tion ne sert de rien* ". Quelle est donc l'équité

d'un Monarque qui proftitue ainfi la puiffance du plus fort, en étouffant un des membres de la fociété qu'il détefte ? Ne riroit on pas d'un payfan qui, après le crépufcule, iroit trouver fon voifin pour lui donner une chiquenaude, fans être reconnu ; fe fauver enfuite, & fe divertir de lui avoir joué ce joli tour ? *O juftice ! juftice ! auras tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?*

Oui certes : elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la fentence de Szekely, deftiné à languir huit ans dans les prifons. Jofeph fupprime la moitié de fa détention. Eh quoi ! bourreau couronné, ce font-là tes faveurs ! La grace de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, expofé par tes ordres trois jours de fuite au carcan, reffemble à celle que recevroit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il feroit trop foible pour monter l'échelle ! Aurois-tu furvécu à la honte d'un tel attentat, fi ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs ? La curiofité avec laquelle tout Vienne favoura le fpectacle du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déja de ta barbarie ; mais qu'ils tremblent, les efclaves affervis à ton fceptre ! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

Fin du premier volume.




CH. MAUIAZ
RELIEUR
LAUSANNE

